

Morphologie de l'ablatif tokharien

Georges-Jean Pinault

Summary. The internal reconstruction of the various forms of the ablative in both Tocharian languages reveals that the postposition reflected by the ablative affix *-mem* of Tocharian B was added to an inflected form, which was not the form of the accusative (oblique). This concealed ending of Common Tocharian goes back to the form of ablative singular case which was peculiar to the thematic declension in Indo-European.

§ 1. En tokharien commun, l'ablatif appartient à la catégorie des cas dits « secondaires » (all. *sekundären Kasus*), exprimés par des morphèmes qui diffèrent des désinences flexionnelles de type indo-européen par plusieurs traits (*TEB I*, § 71, p. 78 ; § 83, p. 91) : ces affixes casuels sont indifférents au nombre ; ils sont ajoutés à la forme d'oblique (accusatif) singulier, pluriel ou duel, et non pas à un thème ; ils n'apparaissent normalement qu'une fois, et en principe à la fin, dans un syntagme attributif ; ils sont « séparables » de la forme nominale à laquelle ils sont affixés, ce qui se marque à la fois par leur disjonction possible et par leur indépendance accentuelle. Ce dernier phénomène s'observe directement en tokharien B, où les changements de timbre permettent de repérer le déplacement d'accent (*WTG*, § 5, pp. 10-16; *TEB I*, § 10, pp. 43-45). Dans les paragraphes qui suivent, j'ajouterai, chaque fois que cela est nécessaire, un accent sur les formes tokhariennes, bien qu'il ne soit pas noté dans les manuscrits. Les critères énumérés à l'instant permettent de considérer que ces affixes casuels remontent en fait à d'anciennes postpositions, dont l'adjonction n'a pas affecté le contour accentuel du mot phonologique, constitué par la forme d'oblique, éventuellement identique à celle du nominatif. En principe, les affixes casuels secondaires ne provoquent pas de déplacement d'accent « vers la droite » dans la forme à laquelle ils sont ajoutés, à la différence des suffixes de pluriel, de dérivation adjectivale, et des vraies désinences,

notamment celles de génitif singulier (B *-ntse*) et pluriel (B *-nts*, qui se terminait originellement par une voyelle, comme le prouve indirectement la notation *-ntso*, cf. *WTG*, §4.1.e, p. 8 ; *TEB I*, §10.3, p. 44), et éventuellement celles de nominatif plur. et oblique plur., e.g. *yárke* « hommage, honneur rendu », gén. sing. *yárkéntse*, mais perl. sing. *yárke-sa*, plur. nom.-obl. *yárkénta*, dérivé *yárkéssé* « se rapportant à l'hommage », *yákwe* « cheval », gén. sing. *yákweñtse*, gén. plur. *yákweñts*, dérivé *yákweşse* « se rapportant au cheval », mais perl. sing. *yákwesa*, *kántwo* « langue », obl. sing. *kántwa* (< **kántwā*), gén. sing. *kántwántse*, nom. plur. *kántwāñ*, obl. plur. *kántwāñm*, gén. plur. *kántwáñts*, dérivé *kántwáşse*, mais perl. sing. *kántwa-sa* (< **kántwā-sā*) etc. En ce qui concerne la place de l'accent en tokh. B, je suis la doctrine de Krause (*WTG*, pp. 10-16). Pour mon propos, la théorie alternative de Winter, selon laquelle l'accent originellement final du mot phonologique subissait une remontée sur la syllabe précédente (1990, p. 372), est simplement une autre formulation, sans doute plus rigoureuse, de la distribution. Je rappelle que sept cas secondaires sont identifiés, dont cinq communs aux deux langues: 1. perlatif (B *-sa*, A *-ā*), 2. comitatif (B *-mpa*, A *-asśāl*), 3. allatif (B *-ś(c)*, A *-ac*), 4. ablatif (B *-mem*, A *-äś*, plus rarement *-aş*, *-āş*), 5. locatif (B *-ne*, A *-am*), à quoi s'ajoutent 6. un instrumental propre au tokh. A (*-yo*) et dont la fonction est remplie en tokh. B par le perlatif, 7. un causal propre au tokh. B (*-ñ*), dont la fonction peut être remplie en tokh. A par l'instrumental ou l'ablatif.

§ 2. Or, l'ablatif diffère des autres cas secondaires précisément par le fait qu'il ne semble pas se conformer complètement, d'après le tokharien B, à la limitation du mot phonologique, support de l'accentuation, à la forme d'oblique. Par exemple, de tokh. B *läkle*, MQ *läkle* (< ancien B **läkle*) « souffrance, douleur », substantif dont la littérature bouddhique offre de très nombreux exemples, l'ablatif singulier est *läklémem* (voir ci-après 3.1) avec la même accentuation que le génitif singulier *läkléntse* et le pluriel nom.-acc. *läklärnta*, voir aussi les adjectifs dérivés *läklärssu* et *läklärssé* (Adams, 1999, p. 543); en regard, les autres formes de cas secondaires ont l'accent sur la première syllabe, puisque l'affixe casuel n'entre pas dans le mot phonologique : sing. perl. *läkle-sa*, com. *läkle-mpa*, loc. *läkle-ne*. Le phénomène a été relevé dans le manuel de tokharien : « Das Ablativaffix *-mem* wird teils als selbständiges, teils als unselbständiges Sprachelement aufgefaßt, also z.B. *läklémem*, neben häufigerem *läklemem* » (*TEB I*, § 71, Anm. 1, p. 79). Cette description n'est pas tout à fait exacte : en effet, dans la quasi totalité des exemples relevés, les formes du type *läklémem*, avec l'accent sur la syllabe qui

précède l'affixe *-mem* sont les seules connues. Par conséquent, on ne peut pas parler d'une « variation » entre deux options. Les rares formes déviantes, du type *lakle-mem*, peuvent s'expliquer aisément par l'influence des autres formes du paradigme : dans la mesure où l'affixe casuel *-mem* partage toutes les autres caractéristiques morphosyntaxiques des autres affixes casuels, il pouvait être considéré comme loisible de rétablir devant *-mem* la forme « normale » de l'oblique du nom en cause. De telles formes, d'ailleurs exceptionnelles, relèvent d'une sorte de normalisation, qui aligne l'ablatif sur les autres cas secondaires, en le séparant du cas primaire dont l'accentuation semble le rapprocher, à savoir le génitif, cf. *läkléntse*. De plus, la formulation adoptée par Krause et Thomas (*loc. cit.*) pourrait laisser croire que cette particularité de l'accentuation des formes d'ablatif en tokh. B remet en cause l'autonomie ou la « séparabilité » de l'affixe d'ablatif, qui occuperait ainsi une position intermédiaire entre une vraie désinence, comme celle de génitif, singulier ou pluriel, et une postposition devenue un affixe casuel. Cette autonomie de l'affixe B (-) *mem* est encore vivante dans des expressions employées pour dater, connues par les registres de comptabilité de monastère: e.g. *škas meñantse mem* « à partir du six (= le sixième jour) du mois » (PK Cp. 10.4.5, 39-43 a1). La difficulté tient au fait que l'affixe d'ablatif se comporte exactement comme les autres affixes casuels pour tous les autres aspects. Pour la reconstruction de la constitution du système casuel tokharien, je renvoie à l'étude de Carling (2000, pp. 370-385), où l'on trouvera le dernier état de la question.

§ 3. Il importe d'abord de relever les formes qui attestent le fait : il n'existe pas encore de description systématique. Le phénomène ne peut pas être rangé simplement sous les autres cas de variation entre *-ä-* et *-a-* en syllabe intérieure, comme semble l'admettre Thomas (1978, p. 160 et n. 44). Le bilan donné ci-après ne prétend pas être totalement exhaustif, mais il résulte de l'examen d'une grande partie des textes publiés et inédits de trois collections : Berlin, d'après l'*index verborum* que j'ai réalisé à partir de *TochSprR(B)* ; Paris, d'après l'*index verborum* tiré des textes révisés d'après les manuscrits originaux ; Londres, d'après le lexique fourni dans le second volume de l'édition de Broomhead (1964). Il serait possible d'ajouter un certain nombre d'exemples, mais le nombre de formes déjà disponibles fournit déjà une base suffisante en vue d'une interprétation, puisque tous les types de thèmes sont documentés. Pour les formes provenant des manuscrits de Berlin (dont les références sont toujours précédées de la lettre B), j'ai indiqué la

provenance entre parenthèses (voir la signification des sigles dans *TochSprR(B)*. II, p. 8); les manuscrits des collections de Paris et de Londres proviennent dans leur très grande majorité de la région de Kucha. Afin de ne pas trop étendre cette énumération de formes, je n'ai pas recherché systématiquement l'exhaustivité dans les citations des autres formes casuelles citées par contraste avec celles d'ablatif.

3.1. Formes de noms avec nominatif singulier en *-e*, oblique singulier en *-e*: de *āntse* « épaule, stade », *antsemem* B3(Š) a8 (3x, en sandhi), en regard de sing. perl. *āntsesa* B74(Š) b4, 91(Š) a1 !, loc. *āntsene* B74(Š) b4; de *ālme* « trou d'eau, flaqué », *almemem* B371(M) a1, en regard du loc. sing. *ālmene* B152(MQ) b2; de *ñare* « frange, bord », *ñremem* H149.X.4 a6; de *ñātse* (*ñyātse*) « détresse », *ñatsemem* B361(M) a6, PKAS10 b4, *ñyätsemem* B133(MQR) b3 en regard de sing. perl. *ñātsesa* PKNS12 b2, *ñyātsene* B31(Š) b8, 32(Š) b2 !, 93(Š) b1, 254(MQR) a1, PKAS12J b2, PKNS36 a4; de *tapre* « haut », *täpremem* B291(MQR) frg.1; de *tarne*, MQ *tärne* « sommet de la tête », *tärnemem* B108(S) b6 !, H149.44 a4, en regard de sing. perl. *tarnesa* B237(MQ) b2, 567(MQ) b3, loc. *tarnene* B41(Š) b6, 207(MQR) a2, 367(M) b5 !, 580(S) b4, *tärnene* B203(MQR) a5 !, 208(MQR) a2, 241(MQ) a2; de *yakne* « manière, façon », *yäknemem* B282(MQ) b2, en regard de sing. perl. *yaknesa* (Berlin 15x), loc. *yaknene* B125(MQR) b4, *yäknene* B240(MQ) b4; de *lakle* « douleur », *läklemem* B267(Š) b1, 295(MQ) b6 à côté de *laklemem* B164(MQ) b4 !; de *ṣale* « montagne », *ṣlemem* B217(MQ) b2, 239(MQR) a3, 338(MQ) b6, comme gén. sing. *ṣlentse* B 4(Š) b7, 74(Š) b5, 76(Š) a3, 338(MQ) b7 !, en regard de sing. perl. *ṣalesa* B12(Š) a7, 192(MQ) b3, loc. *ṣalene* B577(M) b4 (prose), *ṣlene* B288(S) a1 ! (vers); de *spane* « sommeil », *spanemem* B373(Qu) b3, H149.199 b4, en regard du loc. sing. *spanene* B27(Š) a4. On peut joindre à cette liste les formes de duel en *-ne*: sur *ṣarne*, duel de *ṣar* « main », *ṣärnemem* B522(Š) a3, en regard de perl. *ṣarnesa* B76(Š) b3 !, 426(M) a2, loc. *ṣarnene* B44(Š) a5, 84(Š) a1, 85(Š) b6, 107(S) a10, *ṣärnene* B213(MQR) b1, 247(MQR) a4 !.

3.2. Formes de noms avec nominatif singulier en *-e*, oblique singulier terminé en consonne: sur *āñm*, obl. sing. de *āñme* « soi, personne », *añmameñ* B295(MQ) b7-8 !, *aimameñ* B541(D) a3, comme *añmantse* (Berlin 10x), en regard de sing. perl. *āñmtsa* B18(Š) b7, 19(MQ) a2, 27(Š) a1, 28(Š) a3, 95(Š) a4, 118(MQR) a3, 181(S) b4, 182(S) a1 !, 251(Š) a5, 522(Š) b5, *āñmsa* B310(Š) b3.6 !, *āymtsa* B289(S) a5, *āñmtsā* PKAS12H a2 ; sur *āsc* (souvent simplifié en *ās*), obl. sing. de *āsce* « tête », *aścamem* PKAS6B b3, 6C a3, en regard de sing. perl. *āṣtsa* B212(MQ) a1, 62(Š) a1!, PKNS36 a5, *āṣtsā* B365(MQR) a2, *āṣsa*

PKAS15C a5 !, *āssa* B109(S) a5, 321(MQ) b3.4, 603(MQ) b4, loc. *āsne* PKAS2B a3 ; de *meñ*, obl. sing. de *meñe* « mois », *meñamem* PKCp.8 a11.12.12.14, comme gén. sing. *meñantse* (Berlin 16x, et passim), en regard de sing. perl. *meñtsa* B331(S) a2.5, *meñntsä* 404(Š) a3, loc. *meñne* B74(Š) a1, 75(H) b4, *menne* B71(Š).6, 307(Š) a1 !.

3.3. Formes de noms avec oblique singulier terminé par *-o*, *-a*, *-ai*: sur *kātsa*, obl. sing. de *kātso* « ventre », *kātsāmem* B291(MQR) a1, peut-être aussi B291(MQR)frg.2 ; sur *kwaṣai*, obl. sing. du substantif signifiant « village » (**kwaṣo* ?), *k"ṣaimem* H149.337 a2, PKAS8C a8, *k"ṣaiymem* PKAS18B b3, *kuṣaimem* PKCp.20.6, 34.22.24, 28.24 ! 28 !, *kuṣsaimem* PKCp.9.1.2, 20.4 !, 34.4.6 ! 8.10 ! 12.16, 28.13 ! 15 !, en regard de sing. all. *kwaṣaiś* PKAS16.3 a6, loc. *kwaṣsaine*, B295(MQ) a2, PKCp.36.11 !, *kwaṣaiyne* PKCp.22.3 !, 38.36 ; sur *pälsko*, MQ *pälsko* « esprit, pensée », *pälskomen* B5(Š) a5, 8(Š) b1, 203(MQR) a1 !, 282(MQ) a1, 365(MQR) a1, 394(MQR) b6 !, 549(Š) b4, PKAS6E b1, AS17I b3, comme le gén. sing. *pälskontse* (Berlin 20x), le pluriel nom.-obl. *pälskonta* (Berlin 12x), en regard de sing. perl. *palskosa* (Berlin 22x), all. *palskoś* B41(Š) a1, 52(Š) b5, 375(M) b2, com. *palskompa* B220(MQR) b3, 377(M) a4, loc. *palskone* (Berlin 16x) etc.; sur *pyāpyai*, obl. sing. de *pyāpyo* « fleur », *pyapyaimem* B300(M) a2, en regard de perl. sing. *pyāppyaisa* B273(MQ) b5, et des adjectifs dérivés *pyapyaisse* (Berlin 4x), *pyapyaitstse*, obl. sing. masc. *pyapyaicce* (Berlin 3x) ; sur *maiyya*, MQ *maiyyā*, obl. sing. de *maiyyo* « force », *maiyyāmem* B11(Š) a8, en regard de sing. perl. *maiyyasa* B93(Š) b6, *maiyyasa* B263(MQR) b4, *meyyāsā* B274(MQ) b2, loc. *maiyyane* B22(Š) a6 !, 31(Š) b5-6, 243(MQ) a2, 345(M) a5, adjectif dérivé *maiyyātstse* B 290(D).6 et passim, obl. sing. masc. *maiyyācce* (fréquent); sur *yamai* (< **yāmai*), obl. sing. de *ymiye*, *ymiye* « marche », *imaime* B588(MQ) b7; sur *luwa*, obl. sing. de *luwo* « animal, bête », *lwāmem* H149.add.8 b6, cf. gén.sing. *lwāntse* B74(Š) a4, adjectif dérivé *lwāññe* (Berlin 3x).

3.4. Formes de noms avec oblique singulier terminé par *-i* ou *-u*: sur *kalymi*, obl. sing. de *kälymiye* « direction », *kälymimen* PKAS13D b8, par contraste avec sing. perl. *kalymisa* B112(S) b5, 375(M) a5, b5 !, 517(M)frg.1b !, 2b, 523(Š) a8 !, PKAS5C a5, 6B a3, 13I b6, NS26 b3, all. *kalymis* B3(Š) a4, loc. *kalymine* PKAS17A b1 !; sur *ytāri*, obl. sing. de *ytārye* « chemin », *ytarimem* B330(S) a3, en regard de sing. perl. *ytārisa* B28(Š) a5, 29(Š) a7. b4, 30(Š) a7 !, all. *ytāriś* B330(S) b1, loc. *ytārine* B88(Š) b3, 212(MQ) a5, 239(MQR) a1, 346(M) b1; sur *wastsi* « vêtement » (substantivation de l'infinitif de *wäs-* « revêtir »), *wästsimem* H149.X.4 b5, comme le gén. sing. *wästsintse*, ibid., voir aussi *wässintse* PKAS18B a4, Cp. 19.9; sur *sanu* « danger », *snūmem*

B383(Š)frg., en regard du loc. sing. *sanune* B79(Š).6 et du plur. *snūnma* B44(Š) a6. Si l'on attribue une valeur déterminante à la notation de voyelle longue comme marque de l'accent, on ajoutera *rekīmem* H150.110 a2, de *reki* « parole », à côté de *rekīmem* B65(Š) a4, 78(Š) b5 !, 551(M) a3, cf. sing. perl. *rekisa* (Berlin 10x) et loc. *rekine* B183(S) b4, 197(M) b1.

3.5. Formes de pluriel « alternant », terminées en *-a* (< tokh. com. *-ā /a/): sur *ārwa*, plur. de *or* « bois », *arwāmem* PKAS8C a6, cf. gén. plur. *arwāts* B100(Š) a3 ; sur *lwāsa*, MQ *lwāsā*, pluriel de *luwo* « animal, bête », *lwasāmem* B407(MQR) b2-3, en regard du gén. *lwāsāmts* B575(MQ) a3, *lwasāntso* B46(Š) a7, *lwāsats* B220(MQR) b1 !, *lwāsāts* B88(Š) b2, 571(MQR) b2, du loc. *lwāsane* B179(S) b1, 575(MQ) b1.3.4-5, *lwāsāne* B136(MQR) b4-5 !, 284(MQ) b3, de l'adjectif dérivé *lwasāsse* B574(MQ) b2; sur *śāmna*, MQ *śāmnā* « gens », plur. de *śaumo*, *śamnāmem* B60(Š) b2, *śāmnāmem* PKAS7G a2, par contraste avec gén. *śāmnāmts* (passim), perl. *śāmnasa* B91(Š) b6 !, 359(Qu) a5-b1 !, all. *śāmnaś* B16(Š) a1, com. *śāmnampa* PKAS16.3 b4 !, loc. *śāmnane* B30(Š) b4, 46(Š) a8 !, 47(Š) b8 !, 64(Š) a2 ; sur *stāna*, plur. de *stām* « arbre », *stanāmem* B576(MQ) a2, Hadd.149.51 b5, comme gén. plur. *stanāmts* B3(Š) a7, en regard du perl. *stānasa* B90(Š) a2, 275(MQ) a3 !; sur *ptanma*, pluriel de *pat* « stūpa », *ptānmameñ* B365(MQR) b1; sur *träñkonta*, pluriel de *trañko* « péché », *träñkontāmem* B275(MQ) b6; sur *yākwa* « poils, poison », pluriel de *yok*, *yakwāmem* PKAS8C b7; sur *ypomna*, variante de *ypauna*, pluriel de *yapoy* « pays », *ypomnāmem* B110(M) a7, en regard du loc. *ypaunane* (Berlin 13x); de *särwāna*, plur. tantum « visage », *särwanāmem* B358(M) a6, 405(M) b3, H149.45 b3, en regard du com. *särwānampa* B518(MQ) a3.

3.6. Formes de noms (ou pronoms) terminés en consonne ou en semi-voyelle: de *okt* « huit », *oktameñ* B192(MQ) a4, en regard de l'adjectif dérivé *oktatstse* (passim) « octuple », obl. sing. masc. *oktace*, nom. sing. fém. *oktatsa*, etc.; de *ost* « maison », *ostamem*, forme de la prose étendue en partie aux vers, B20(Š) b7, 23(Š) b6, 30(Š) b1 !, 33(Š) a8, 69(Š) b3-4 !, 107(S) a5, 108(S) a2-3 !, 3-4 !, 4. b1, 230(MQR) a1-2 !, 369(M) a2 !, 372(M) b5, 384(S) a4, 391(MQ) b6, 401(S) a3, 536(D) b2 !, 626(X) b6, H149.153 a2, PKCp.8 b3, vs. *ostmem*, toujours dans des passages versifiés (31x dans les mss. publiés de Berlin), en regard d'all. *ostāšco* B49(Š) a6 !, *ostaś* B23(Š) b3, loc. *ostne*, *osne* (passim); de *koym* « bouche », *koynameñ* B86(MQ) b2.3, 88(Š) a1, 207(MQR) b1 !, 361(M) a3 !, 576(MQ) a6.7, dans des passages en prose, en regard de *koynmem* dans un passage versifié, B19(MQ) b4; *gottarmem* B350(MQR) b3, comme gén. sing. *kottarntse* B361(M) b6, en regard du

perl. sing. *kottärса* B531(D) a4, de *gotträ* B351(MQR) a1, 597(MK) a4, emprunt de skr. *gotra-* « famille, clan »; de *ñäs* (*ñiś*) « moi », *ñsamem* B81(Š) b1 !, 88(Š) b2 !, 160(MQ) a4, 161(H) a1, 370(M) b4, H149.304 a1, PKAS17D b3 !, 17I a5, *ñisamem* B531(D) a2 (prose), *ñismem* B86(MQ) b4 (vers), en regard du perl. (avec assimilation) *ñissa* B27(Š) b4, 90(Š) a5, 107(S) a9, b2, 547(Š) b5, *ñisa* B107(S) b1, de l'all. *ñäsäc* B339(MQ) a1, *ñäs* B23(Š) b6, du com. *ñisämpа* B352(Qu) b4, 372(M) a3, du loc. *ñisne* B89(Š) b2, de l'adjectif dérivé *ñsasęe* B109(S) b4; de *ñyās* (*ñās*) « désir », *ñyasamem* B7(Š) a2 !, en regard du perl. sing. *ñässa* B231(MK) b3, 286(S) b4, *ñyässa* B231(MK) b1, 408(S) b3; de *tarkär* « nuage », *tärkarmem* B16(Š) a1 ! 2, PKAS17K b3 !, NS23.2 b2 !; de *pūwar*, *puwar* « feu », *pwärmem* B100(Š) b2, 273(MQ) a3, comme le gén. sing. *pwärntse* B108(S) b9, 497(Š) a5, en regard de sing. perl. *pūwarsa* B33(Š) b5, *pūwärса* B339(MQ) b7, *puwarsa* B295(MQ) a2, *pwärса* B46(Š) b3, all. *puwäräś* B109(S) b5 !, loc. *pūwarne* B 368(Qu) b2 !, *puwarne* B100(S) a5 ! (noter que dans ce paradigme, la place de l'accent sur la première syllabe est souvent notée par la graphie longue dans *pūwar*); de *mäskw* « difficulté », *maskwameₘ* B333(MQR) a1 !, H149.add.114 b4, mais *mäskʷmem* B139(MQR) a4 ! (vers), en regard de loc. sing. *mäskʷne* B127(MQR) b2 (vers), perl. plur. *mäskw-äntäsa* B259(MQR) a3, adjectif dérivé *maskwatstsai* B305(Š) a3 !; de *yapoy* « pays », *ypoymem* B18(Š) a2, 20(Š) b6 !, 52(Š) a3, 79(Š).4 !, 81(Š) a3, 589(Š) a3, PKAS13E a2.6, Cp.37.45, *yipoymem* B419(M) a2 !, comme gén. sing. *ypoynse* B394(MQR) b5, PKNS32 a6 !, *ypoyste* B52(Š) a3, 86(MQ) a5, PKAS17J b5.6, en regard du loc. sing. *yapoyne* B3(Š) a7, 81(Š) b2, 88(Š) b6, 404(Š) a7, 424(M) a3 !, plus rarement *ypoynе* B93(Š) b5, 428(M) b6.7, sans doute sous l'influence de *ypoymem*; de *lem* « cellule » (emprunt de skr. *layana-* par un intermédiaire moyen-indien), *lenameₘ* B5(Š) b3 !, H149.add.8 b1, H149.add.134 b6, comme gén. sing. *lenantse* B329(S) a3 !; de *lyam* « lac », *lymamem* H149.309 a2, mais *lyammem* B296(D) b4-5, probablement influencé par le loc. sing. *lyamne* B154(H) b2, 296(D) b3; de *wamer* « joyau », *wmermem* B365(MQR) b3 !, en regard du pluriel *wmera*; de *war*, MQ *wär* « eau », *wärmem* B273(MQ) a3, en regard de sing. perl. *warsa* B 167(MQ) b1 !, 221(MQR) a1. b4, 510(MQ) b1, *wärsä* B 229(MQR) a3, *varsa* B499(MQR) a3.5. b1-2 !, all. *warś* B29(Š) a6, com. *warämpа* Stein Ch. 00316a b1.2, loc. *warne* B3(Š) b7 !, 154(=H.149.22) b2, 355(M) b5 !, 407(MQR) a7, 432(S) b3; de *šerkw* (*šerk*) « corde », *šerkwameₘ* PKAS8C b2, en regard de sing. perl. *šerkса* B277(MQR) a1, loc. *šerkne* B41(Š) b6, 153(MQ) a4; de *šaul* « vie », *šaulameₘ*, forme de la prose, B81(Š) a5, H149.234 a4, par

contraste avec *śaulmem* en vers, B227(MQR) a2, cf. sing. perl. *śaultsa* (Berlin 17x), com. *śaulmpa* B3(Ś) b4-5 ! *śolämpa* B496(MQ).3, loc. *śaulne* B3(Ś) a5, 23(Ś) a6, 281(MQR) a1, 299(M) a3, 384(S) b4, et les adjectifs dérivés *śaulassu* (passim) et *śaulasše* (passim); de *śarm* « cause », *śärmamem* B149(MQ) a5 ! 5.6.6 !6. b1, 152(MQ) a4-5 !, 156(MQ) a4, PKAS6E b3, NS28 b1 ! (mais *śarmmem* metri causa en PKAS6B b4, à la fin d'un segment métrique de 4+3 syllabes), *śärmämem* B148(MQ) a3, comme gén. sing. *śärmantse* B151(MQ) b2, en regard du perl. sing. *śarmtsa* (Berlin 21x, et passim), MQ *śärmtsa*, *śärmtsā* (Berlin 15x, Paris 3x); de *sāñk* « communauté » (emprunt de skr. *saṃgha*-), *sāñkameṇ* B329(S) b1, PKAS18B a3 !, comme le gén. sing. *sāñkantse* B42(Ś) a7, 57(Ś) b3 (et passim), en regard de sing. perl. *sāñktsa* B296(D) a6, *sāñksa* B479(MQ).1, all. *sāñkäs* B538(D) a4, *sāñkiś* B433(MQ) 21.24.26.28.31, *sāñkäśco* B42(Ś) a1 !, com. *sāñkämpa* B5(Ś) a2, 16(Ś) a2 !, 22(Ś) a7, 109(S) a8, 408(S) a1, 517(MK) a4, loc. *sāñkne* B12(Ś) b4, 36(MQ) a2, *sāñne* B334(MQ) a3.7. b2.6.

3.7. Formes tirées d'adverbes : sur *āläm* « autrement, ailleurs », *alan-**mem* B14(Ś) a6, 31(Ś) a2. b2, 48(Ś) a4 !, 50(Ś) a7 !, H149.45 b2, *alammem* B31(Ś) b6, *alänmem* B128(MQR) a2; *auşameṇ* « de haut » B432(S) a1, 510(MQ) b1, ce dernier passage étant de manière assurée en prose, en regard de la variante *auşmem* B71(Ś).4, en vers; synonyme *omşameṇ* H.149.290 b3, en prose, en regard de *omşmem* B203(MQR) a5 !, 518(MQ) b6, PKAS6C a5, dans des passages versifiés; de *parna* « dehors », *pärnämēn* B282(MQ) b7, en regard de l'allatif *parnaś* B366(Ś) b6, *pärnaśc* B255(MQ) a5; de *postäm* « après, derrière », *postanmem* B4(Ś) a1, 282(MQ) b5, 324(M) a1, 358(M) a4, en regard des formes refaites d'après la forme de base, cf. *postäñmem* B147(MQR)frg.2 b1, *postänmem* B217(MQ) b2-3, 385(S) a4; sur *wrattsai* « contre, à l'encontre », *wrätsaimem* PKAS15H a3 ; sur *eneñka* « à l'intérieur, dedans », *eneñkämēn* H149.add.27 a1, PKNS24 a3, cf. l'adjectif dérivé *eneñkänñe* « intérieur »; sur *ñor* « en-dessous, sous », *ñoramem* B329(S) a1, H150.46 a3; sur *nauš* « avant, antérieur », *nauşameṇ* B378(M) b2, 511(S) a3, PKCp.32.8, 36.30 !30, *nauşameṇ* B577(M) a1, cf. l'adjectif dérivé *nauşaññe* « antérieur » (passim). Au type des formes dérivées d'adverbes en *-äm*, on peut joindre *wesanmem* B107(S) a8, PKCp.37.8 ! et *yesanmem* B108(S) a6, dérivés respectivement des formes *wesäm*, *yesäm*, qui servent de génitif aux pronoms personnels de 1^{re} plur. *wes* et de 2^e plur. *yes*, cf. tokh. A *wasäm* et *yasäm*, à côté de *wesi*, *wesäñ* et *yesi*, *yesäñ* (cf. TEB I, § 262, p. 162; Van Windekkens, 1979, p. 264); pour *wes*, la forme tirée directement

de l'oblique est *wesmem* B107(S) b7 ; comparer com. *wesämpa* B573(MQR) a1, *wesämpa* B108(S) a5 !, PKCp36.31, loc. *wesne* H149.add.37 a2, PKAS17H a4 !, *wesämpne* B107(S) a10. Pour *yes*, comparer perl. *yessa* B82(Š) a2, *yessāk* B27(Š) b3, all. *yesäśc* B81(Š) a1, *yesäs* B7(Š) a1.

§ 4. Ce relevé prouve que le phénomène appartient au tokh. B standard, celui des manuscrits de la région centrale (Š = Šorčuq) et de la région orientale (S = Sängim, M = Murtuq, etc.), et qu'il apparaît aussi dans les manuscrits « occidentaux », de la région de Kucha (MQ et MQR). De façon purement descriptive, on pourrait observer que l'affixe casuel B *-mem* semble « attirer » l'accent sur la syllabe immédiatement antérieure : cela est évident dans les mots qui comportent deux syllabes à l'oblique. Dans les monosyllabes terminés par consonne, tout se passe comme si une voyelle apparue entre la consonne finale et le /m/ initial de l'affixe avait reçu l'accent, d'où, pour l'ablatif sing. de *ost* « maison », *ostámem* < **ostá-mem*, etc. Néanmoins, le plus souvent, les groupes consonantiques en question ne présenteraient pas de difficulté particulière de prononciation, en sorte qu'il semble impossible d'interpréter cette voyelle précédant l'affixe d'ablatif comme le résultat d'une anaptyxe. De fait, une forme du type *ostamem*, avec syllabe médiane ouverte, subit une syncope régulière en contexte métrique de la voyelle accentuée de cette syllabe (cf. Winter, 1990, pp. 373-378, 381), d'où la forme parfaitement viable, et bien attestée dans les passages versifiés, *ostmem*. Cette approche par l'anaptyxe serait évidemment exclue pour les formes du type *tärkarmem* (de *tarkär* « nuage ») ou *postanmem* (de *postäm* « après, derrière »). On peut vérifier à nouveau que la graphie d'une voyelle longue était souvent employée, sans que ce soit une norme orthographique générale, pour noter l'accentuation des thèmes en *-i* et en *-u* (TEB I, p. 44), voir des exemples aussi dans la catégorie 3.4. Le caractère régulier du phénomène est encore prouvé par son extension indue à des formes sous-jacentes en trois syllabes, notamment au pluriel en *-a* (< *-ā, i.e. /a/ ouvert), cf. sous 3.5, *träñkontāmem* (*träñkonta*), *särwanāmem* (*särwāna*), et aussi dans les adverbes, cf. sous 3.7, *eneñkāmem* (*eneñka*). Ces formes ont certainement pour modèle les formes sous-jacentes en deux syllabes, du type *arwāmem* (*ärwa*), *lwasāmem* (*lwāsa*), *stanāmem* (*stāna*), etc. La graphie de la voyelle longue devant l'affixe était originellement justifiée par l'accentuation de la syllabe, dans *arwāmem* comme dans *läklémem* ou *maiyyámem*. Mais la norme graphique a tendu à généraliser cette notation à toute syllabe /a/ précédant l'affixe d'ablatif, indépendamment de la place de l'accent, qui

devait être sur la deuxième syllabe dans les formes comme *trǟnkontā-mem*, etc.

§ 5. Le problème de la « position » de l'affixe d'ablatif du tokharien B n'a pas fait l'objet d'un examen spécifique. La seule tentative d'explication est due à Klingenschmitt (1994, pp. 323-324), mais elle repose sur la description très parcellaire, et en partie inexacte (§ 2) du manuel de tokharien. Ce savant admet que les postpositions à l'origine des affixes casuels pouvaient constituer avec le nom de base un « groupe de mots » (*Wortgruppe*) avec un seul accent, en l'occurrence sur la dernière syllabe du nom en question, soit **läklé-men*, et que cette construction différait de celle d'un syntagme, dans lequel les deux mots indépendants gardaient leur accentuation propre, soit **läkle-mén* (selon ma notation). Cette hypothèse semble entièrement *ad hoc*, car la plupart, sinon la totalité, des affixes casuels du tokharien remontent à des postpositions, et l'on ne voit pas pourquoi le passage du « syntagme » au « groupe de mots » (si tant est que cette notion soit définie de manière indépendante) se serait imposé seulement à l'ablatif. Si l'on comprend bien, le morphème d'ablatif serait plus étroitement « uni » à la forme du nom auquel il est ajouté, mais cette idée reste en l'air, puisque, dans tous ses emplois, l'affixe d'ablatif se comporte comme les autres affixes casuels. Comme nous l'avons rappelé (§ 2), il reste séparable, comme on l'attend pour une ancienne postposition. Si *tokh. B läklé-mem* est ainsi accentué, c'est simplement parce que la forme à laquelle fut ajouté l'affixe d'ablatif *-mem* comportait déjà trois syllabes, et était accentuée, comme on l'attend, sur la deuxième syllabe. Autrement dit, la structure sous-jacente de *läklémem* est */läklxx-men/*, qui est dissimulée par la contraction des deuxième et troisième syllabes, dont le vocalisme est noté ici par *x*, afin de ne pas préjuger de l'analyse complète. On peut immédiatement franchir un pas de plus, en posant que la première voyelle était la voyelle du thème, dans un nom thématique, suivie d'un élément dont la voyelle, qui ne provoquait pas de changement de timbre, était *-ä-*. Ce timbre vocalique est le seul que nous puissions choisir, puisqu'il se retrouve dans les thèmes terminés par consonne. Dans les noms héritiers des noms thématiques, et dans les noms qui s'y sont agrégés, il s'est produit une contraction en proto-tokh. B, de **-é-ä- > -é-*. Dans les autres thèmes terminés par voyelle, un processus analogue s'est produit: **-i-ä- > -i-* (éventuellement noté *-ī-*), **-ú-ä- > -ú-* (éventuellement noté *-ū-*), **-á-ä- > -á-* (i.e. /a/). Cet élément est également présent dans les thèmes qui sont apparemment terminés en consonne. En fait, deux cas sont à distinguer : 1) Il s'ajoute à un thème terminé effectivement par

consonne en tokharien commun, e.g. *wär-ä- sur proto-tokh. B *wär (> tokh. B war) « eau », d'où *wärä- syncopé en *wrä-, puis adjonction de l'affixe, d'où /wrä-men/ noté MQ wärmem, ou bien adjonction de l'affixe, *wärä-men, puis syncope en syllabe ouverte non accentuée, d'où MQ wärmem ; *puwär-ä- sur *puwär « feu » (> B pūwar, noter la graphie pūwar), forme normalement accentuée sur la deuxième syllabe, d'où *puwär-ä-, puis adjonction de l'affixe, d'où *puwärä-men > pwärmen, avec syncope régulière. On peut adjoindre notamment à ce groupe l'ensemble des formes de base terminées par /n/, rangées sous 3.7. Mais la forme sous-jacente de *koyñ* « bouche », apparemment terminé par nasale, était en fait /koynä/, cf. d'ailleurs le pluriel *koynuwa*. Ce nom appartient à la catégorie suivante. 2) L'affixe s'ajoute à un thème dont la forme sous-jacente comportait encore, à l'époque, une voyelle destinée à disparaître ultérieurement, notée par convention -ä, e.g. *ostä (> ost) « maison », d'où ablatif sing. *ostä-ä-, qui reçoit normalement l'accent sur la deuxième syllabe > *ostä-ä- > *ostá-ä-, puis ajout de l'affixe et contraction (*-ä-ä- > -ä-) > *ostää-men > ostämem. Ce stade intermédiaire *-ä-ä- avec une première voyelle support de l'accent est indirectement prouvé par les graphies MQ du type särmämem, où l'accent n'a pas encore provoqué de changement de timbre (soit *-ä-ä->-ä-), à la différence des formes standard du type särmamem. Pour les mots de la deuxième catégorie, la présence de cette voyelle finale, normalement amuie en finale absolue, est prouvée par d'autres formes, notamment par les dérivés adjectivaux et les formes de pluriel, quand elles existent.

§ 6. Si nous cherchons une origine indo-européenne à un tel morphème, dont la forme est associée à une contraction après thème en voyelle, et dont la fonction est celle d'ablatif, il est difficile de ne pas songer à la séquence d'ablatif singulier thématique, reconstruite traditionnellement comme *-ōd : lat. -ō, arch. -ōd, celtibère -uz (cf. Villar, 1995, pp. 15-16, 24, 29, 30), gr. -ω (cf. dor. delph. *foikw*, lacon., crét., corinth. *tovtw*, crét. *rwðe*, etc.), myc. -o (cf. Hajnal, 1995, pp. 247-275), véd. -āt, av. -āt, v.perse -ā, toutes formes qui peuvent reposer sur indo-eur. *-ōd ; mais en baltique et en slave, où cette finale d'ablatif a servi à l'expression du génitif, on trouve des formes qui ne doivent pas (ou ne peuvent pas) remonter à la même séquence : lit. -o, lett. -a (< balt. *-ā, qui ne peut pas être issu d'indo-eur. *-ō) et v.sl. -a (qui peut refléter *-ā, en concordance avec le baltique, aussi bien que *-ō). Comme il est désormais admis, cette finale repose sur la contraction d'une séquence *-oH_xed. Le caractère originellement bi-syllabique de cette finale et sa

contraction tardive après amuïssement de la laryngale sont prouvés par la scansion /-aat/ de véd. -āt dans le RV (cf. Arnold, 1905, § 151, p. 99), par l'intonation douce de la voyelle de la finale de génitif singulier thématique en baltique (cf. Stang, 1966, p. 44) et d'ablatif singulier thématique (attesté notamment dans des adverbes) en germanique (Streitberg, 1896, pp. 183 et 229-230). En avestique, la finale -āt présente la forme -āat uniquement devant la particule enclitique cā (< *-āt-cā), mais ce phénomène doit résulter d'une autre cause (à chercher dans le souci de différencier cette finale d'avec la séquence proche -āca) que le caractère bi-syllabique hérité de la séquence en iranien, car la séquence n'est jamais scandée en deux syllabes dans les textes métriques en avestique ancien, à la différence du védique ancien (cf. Hoffmann-Forssman, 1996, pp. 71 et 119; de Vaan, 2003, pp. 116-118). L'idée que la voyelle longue de la finale d'ablatif singulier thématique repose sur une contraction, éventuellement d'une désinence et d'une postposition, est déjà ancienne (cf. Kappus, 1903, p. 14), même si elle était exprimée dans une formulation pré-laryngaliste (cf. Brugmann, 1911, p. 164; Wackernagel-Debrunner, 1930, pp. 94-95, Szemerényi, 1990, pp. 194 et 197, ouvrages où l'on trouvera la bibliographie antérieure). Deux problèmes subsistent : 1) le timbre (ou le numéro) de la laryngale en question, puisque les formes du baltique et du slave presupposent (de façon certaine pour le baltique) une finale *-ād (cf. Vaillant, 1958, p. 30); 2) le caractère sourd ou sonore de l'occlusive dentale finale. Pour le second point, je suivrai la reconstruction en faveur d'une occlusive dentale sonore (déjà adoptée par Brugmann, *loc. laud.*), qui peut s'appuyer sur le fait que l'élément *-ed est vraisemblablement d'origine pronominale, avec la valeur d'ablatif, cf. véd. mād, asmād, tvād, etc., lat. mēd, tēd, etc. (Schmidt, 1978, pp. 94-103). Ce transfert s'est produit, comme on sait, pour d'autres désinences de la déclinaison thématique. Sur le premier point, je n'ai pas de solution nouvelle à proposer. Stang a exposé très clairement (1966, pp. 44 et 181) l'argument en faveur d'une reconstruction *-oH₂ed > *-oad, contracté ultérieurement en *-ā(d), en modernisant (au moyen de la laryngale) l'idée antérieure (cf. Fraenkel, 1950, p. 78) d'un timbre vocalique de contraction alternatif de *-ōd garanti par le grec, l'italique et le celtique. Mais la reconstruction *-oH₂ed entraîne plusieurs difficultés : rien ne prouve que le résultat attendu *-oHad > *-oa(d) aboutisse effectivement, par prédominance du timbre /a/, à la voyelle longue *-ā(d) exigée par le baltique; de plus, la présence de la laryngale en question est difficile à justifier, et semble entièrement *ad hoc* (à moins de poser l'addition à *-o- d'une postposition *-H₂et/d, dont

l'existence même reste à démontrer). La séquence est posée par certains auteurs sous la forme $*-o-(H_2)ad$ (ainsi Hajnal, 1995, pp. 269 et 271 n. 352), ce qui semble impliquer une postposition. Une séquence $*-o-H_2$ pourrait s'expliquer comme une finale de collectif de thème en $*-o-$, mais on comprend mal pourquoi seul l'ablatif singulier thématique serait basé sur une forme de collectif. En ce qui concerne le baltique (et éventuellement le slave), on a proposé aussi (cf. Vaillant, 1950, p. 112, suivi par Szemerényi, 1957, p. 102) d'expliquer le produit $*-\bar{a}(d) < *-aa(d)$ de $*-o(H)ed$, quel que soit le numéro de la laryngale (qui d'ailleurs ne joue aucun rôle dans l'hypothèse), par l'influence du vocalisme balt. $-a-$ des noms thématiques, nom. sing. $-as < *-o-s$, etc. et par le parallélisme avec le génitif sing. des féminins, lit. $-os$, également d'intonation douce, $< *-\tilde{a}s < *-aas$ issu, en formulation laryngaliste, d'indo-eur. $*-eH_2-es$ (sur ce dernier point, voir Stang, 1966, p. 197). Par conséquent, le vocalisme singulier du baltique n'est pas en soi une garantie du timbre de la laryngale intervocalique avant la contraction; d'ailleurs, le témoignage du baltique, comme celui du slave, reste très incomplet, si on le considère seulement pour lui-même, car il ne garantit pas non plus la présence d'une consonne ($*-t/d$) après la séquence vocalique: simplement, celle-ci n'est pas exclue par le traitement des consonnes finales. Cependant, la reconstruction $*-oH_1ed$ n'est pas universellement acceptée, bien qu'elle soit retenue par divers auteurs (Hollifield, 1980, p. 24; Beekes, 1995, p. 192). Elle permettrait, sur le plan morphologique, d'expliquer la finale comme une recaractérisation de la finale d'instrumental $*-o-H_1$, au moyen d'un morphème d'origine pronominale, afin de donner à la déclinaison thématique un ablatif distinct du génitif. De fait, en dehors de la déclinaison thématique, génitif et ablatif sont restés confondus, et sont exprimés au moyen de la désinence alternante $*-s/-es/-os$. Il est possible, mais non certain, que cette désinence (ou suffixe adverbial) $*-(e)d$ soit reflétée aussi par l'instrumental hittite en $-t$, connu sous les formes $-t(a)$ et $-it/-\bar{e}t$ (cf. Melchert, 1977, pp. 458-471 ; 1984, p. 98). On peut d'ailleurs se demander si la distinction entre instrumental et ablatif était pertinente pour des morphèmes originellement adverbiaux, et non désinentiels au sens strict (cf. Josephson, 1966, pp. 136-138, 141-142). La question de l'origine ultime de la séquence complexe $*-oH_1ed$ dépasse le cadre de la présente étude, et ne nous retiendra pas davantage.

§ 7. Il nous suffit de tester la compatibilité de cette reconstruction avec les faits tokhariens. De fait, si nous faisons abstraction pour le moment de la consonne finale, le développement d'indo-eur. $*-oH_1e(d)$ en

tokharien commun a suivi une ligne assez prévisible, si l'on compare des séquences de départ qui présentent certains points communs. Une première possibilité de développement parallèle est fournie par la désinence de duel animé **-H_ie*, qui doit être reconstruite, de préférence à **-H_i*, pour expliquer plusieurs formes: l'évolution **-H_ie > *-yä* donne l'explication directe du duel tokh. B *pai-* A *pe-*, recaractérise en B *paine* A *pem* « les deux pieds »: **pód-H_ie* (cf. gr. πόδε, et v. lit. -e comme finale de duel, cf. Stang, 1966, p. 222; Hilmarsson, 1989, p. 69) > **pædyä* > **pæyyä* > B *pai-*, monophongaison dans A *pe-* (Hilmarsson, 1989, pp. 13 et 95). Ce scénario est de loin préférable à celui qui suppose une forme **pód-iH_i*, avec la désinence de duel neutre (Ringe, 1996, p. 28), car le nom **pód-* « pied » n'était pas un neutre, mais un nom d'agent masculin. Si nous étendons ce scénario vérifié pour le type **-C-H_ie* aux séquences du type **-V-H_ie*, il est très probable que la même évolution **-H_ie > *-yä* se produisait, ou bien que la voyelle **-e-* ait dégagé une semi-voyelle palatale comme substitut du glide succédant à la laryngale, soit **-oH_ie- > *-o.e- > *-æyä-*. Ensuite, yod inter-vocalique s'est affaibli, ce qui a entraîné la contraction des deux voyelles, à partir d'une séquence intermédiaire **-æ.ä-*. La contraction de deux voyelles par dessus la semi-voyelle palatale est rendue très vraisemblable par plusieurs exemples (cf. Hilmarsson, 1989, pp. 24-28 ; Katz, 1997, pp. 66-69; de façon plus sceptique, Ringe, 1996, pp. 52-55). Parmi les exemples possibles, nous trouvons d'autres finales de duel. En particulier, le duel B *-e* de noms thématiques, représenté par B *ñakte-ne* « les deux dieux, le couple de dieux » (i.e. le dieu et son épouse), *einkwe-ne* « deux hommes » (deux disciples du Buddha) remonte à tokh. com. **-æ > B -e*, recaractérisé par la marque du duel *-ne*, d'origine pronomiale. Il n'est pas très convaincant d'y voir l'extension au masculin d'une finale originelle de duel thématique neutre, soit **-o-iH_i > *-æyä > *-æ* par contraction (Hilmarsson, 1989, pp. 47-50), car rien ne prouve que tokh. B *ñakte* A *ñkät* < tokh. com. **ñäktæ* « dieu » soit un ancien neutre. Une autre possibilité, envisagée par Hilmarsson (1989, p. 34) et reprise de manière plus ferme par Malzahn (2000, p. 50), consiste à voir dans **-æ* le produit de **-o(-H_i)*, avec chute régulière (loi de Kuiper) de laryngale finale à la pause, comme on l'attend au vocatif: B *ñakte(-ne)* serait donc issu du vocatif duel masculin de noms désignant des personnes, avec extension plausible au nominatif duel. Cette explication est recevable, et je suis prêt à l'adopter pour les substantifs. Mais elle ne saurait rendre compte du morphème de duel B *-ne* A *-m* < tokh. com. **-næ* (*TEB I*, § 68, p. 77), qui sert d'abord à recaractériser des formes héritées de formations indo-eur. de duel, puis qui devient une des

marques du duel. On ne peut pas expliquer cette forme, qui repose certainement sur une forme de duel du pronom démonstratif **no-*, comme l'extension du vocatif duel, car elle s'applique à toutes sortes de noms. Il semble difficile, car sans appui indépendant, de tirer tokh. com. *-næ d'une forme **no-H₁* > **nō*, à moins de poser une règle spéciale pour les monosyllabes : d'une manière générale, indo-eur. *-ō final évolue par fermeture > *-u, qui disparaît par un intermédiaire *-ä, si aucune force analogique ne rétablit la voyelle finale. De plus, la finale de duel *-æ > tokh. A -a (B -e) de ce morphème *-næ se retrouve dans tokh. A *tim-a-si* (A318 a7), adjectif dérivé du duel *tim* du pronom démonstratif *säm*. Pour cette raison, Hilmarsson (1989, pp. 40-41) a proposé de tirer *-æ, dans le morphème *-næ comme dans le type B *ñakte(-ne)*, du duel thématique *neutre* *-o-iH₁ > *-æyä > *-æ par contraction en position intérieure. J'admetts la même évolution phonétique à l'intérieur du tokharien (sans tenir compte de l'accent), mais avec un point de départ différent: un duel *masculin* *-o-H₁e > tokh. com. *-æyä, avec généralisation préhistorique de la même désinence *-H₁e prise aux noms athématiques. Le morphème de duel B -ne A -m est indifférent au genre, mais il n'est pas nécessaire de privilégier à l'origine le neutre comme une sorte de genre « intermédiaire ». L'extension de cette désinence de duel *-H₁e est apparente dans de nombreux mots. Par exemple, nous pouvons décrire ainsi la préhistoire de tokh. B *pärwāne*, A *pärwām* « sourcils », évidemment apparenté à véd. *bhrū-*, gr. ὄφρυς, lit. *bruvis*, etc. (Van Windekkens, 1976, p. 366 ; Adams, 1999, p. 374): la forme à expliquer, recaractérisée par *-næ, était une ancienne forme de duel de ce prototype, qui aboutissait à tokh. com. **pärwā*. Il suffit de poser (en reformulant un peu la démonstration de Hilmarsson, 1989, pp. 73-74) *(*H₁*)*bhrūH₂-H₁e* > **prwāyä* > **pärwāyä* > **pärwā.ä* > (contraction) > **pärwā*. Nous retrouvons les deux phénomènes (1. *-H₁e en début de syllabe > tokh. com. *-yä, 2. contraction de voyelles après amuïssement de yod intervocalique) qui peuvent servir à expliquer la finale d'ablatif.

§ 8. Les exemples cités suffisent pour notre propos. Si nous admettons que la finale *-oH₁ed des noms thématiques indo-eur. est reflétée en tokharien commun par *-æ(y)äC, à déduire de l'accentuation de l'ablatif sing. *läklé(-mem)* des noms du type B *läkle* (< tokh. com. **läklæ* < indo-eur. **lug-lo-*, cf. Van Windekkens, 1976, p. 254 ; Adams, 1999, p. 543), il s'ensuit que les autres noms qui présentent la même distribution accentuelle, et qui presupposent une contraction de deux voyelles en hiatus ou l'ajout d'une voyelle au thème terminé par consonne (cf. § 5), ont adopté, au cours de l'histoire du tokharien commun, la finale *-ä(C)

provenant des anciens noms thématiques *-œyä(C) > *-œ.ä(C), d'où *-i-ä(C), *-u-ä(C), *-ā-ä(C), *-är-ä(C), *-än-ä(C), *-äK-ä(C), etc. (avec K symbolisant ici n'importe quelle occlusive ou sifflante). L'extension de cette finale n'a pas pu s'opérer au stade phonétique antérieur *-ayä(C), avec métanalyse éventuelle en *-œ-yä(C), car on attendrait alors la palatalisation des phonèmes auxquels *-yä(C) aurait été ajouté, voir par exemple *-än-yä(C) > *-änyä(C), etc. Sur le plan de l'histoire de la flexion nominale, la situation du tokharien n'aurait rien de surprenant : elle serait parallèle à l'extension de la finale d'ablatif singulier des noms thématiques qu'on peut observer notamment en italique et en avestique (cf. Brugmann, 1911, pp. 164-166) : en latin, dans les thèmes en voyelle, généralisation du type « voyelle longue + -d » à l'ablatif sing. d'après -ōd de la 2^e déclinaison, d'où -ād, -īd, -ūd, -ēd, et de même en osque, -ād et -īd (Leumann, 1977, p. 411); en avestique récent, à la différence de l'avestique ancien (qui, comme le védique, ne possède une finale spéciale d'ablatif singulier que dans les noms thématiques), à partir de la finale -at, la dentale fut étendue à tous les types de thèmes, y compris les thèmes en consonne, e.g. *druyat*, *vīsat*, *yūnat*, *barəsmən* (< *-an-t), *nərat*, *manayhaṭ* (Hoffmann-Forssman, 1996, p. 116; de Vaan, 2001, p. 185). Seule diffère la substance phonétique de l'élément généralisé comme marque d'ablatif. La spécificité du tokharien réside dans l'extension de l'élément tiré de l'ablatif singulier au pluriel, mais cela non plus n'est pas isolé, si l'on replace ce processus dans le renouvellement de la flexion nominale. Il suffit que la marque *-ä(C) d'ablatif ait été mise sur le même plan que d'autres morphèmes exprimant des cas concrets, et qui étaient déjà indifférents au nombre. De plus, les pluriels en *-ā (cf. catégorie 3.5) étaient d'anciens collectifs, et ont servi d'intermédiaire pour transférer l'emploi de cette finale d'ablatif du singulier au pluriel. Le rôle déterminant joué par les finales issues du singulier de la déclinaison thématique (cf. Gippert, 1987, pp. 27-28) peut être illustré entre autres par la finale de locatif tokh. A -am (< *-œ-næ), qui intègre, à la différence de tokh. B -ne (< *-næ) la voyelle finale du thème, à la suite de la chute des voyelles finales.

§ 9. Nous pourrions nous dispenser de considérer la destinée de la consonne finale de la séquence indo-eur. *-oH₁ed, puisqu'il est avéré que la plupart des consonnes finales ont disparu dès le tokharien commun (cf. Lane, 1976, pp. 150-154 ; Ringe, 1996, pp. 74-76). Les « lois des finales » (*Auslautgesetze*) restent tributaires, dans plusieurs cas, de la reconstruction morphologique. Néanmoins, la reconstruction des diverses formes de l'ablatif singulier en tokh. B jette un éclairage

nouveau sur la diversité des finales d'ablatif du tokh. A: comme on sait, à côté de la forme la plus fréquente, et même prédominante, *-äṣ*, il existe des « variantes » *-as* et *-āṣ*, dont la distribution a été constatée, mais reste pour une très large part inexpliquée (*TochGr*, § 208, pp. 146-148 ; *TEB* I, § 80, p. 87; Van Windekkens, 1979, pp. 254-255). Mon relevé s'appuie sur tous les textes édités, et en particulier sur *TochSprR(A)*, complété par JWP (1998); je renvoie une fois pour toutes au *Thesaurus de Poucha* (1955) pour les formes dont les occurrences ne sont pas discutées. La forme *-äṣ* de l'affixe d'ablatif se rencontre évidemment le plus souvent après consonne, car la plupart des noms du tokh. A se terminent par consonne. Après certaines voyelles, il s'est développé un glide *-y-*, d'où des formes comme *okoyäṣ* de *oko* « fruit », *lameyäṣ* de *lame* « siège », *ypeyäṣ* de *ype* « pays », et *-uneyäṣ* dans les exemples nombreux d'abstraits en *-une*, e.g. *lāntuneyäṣ* de *lāntune* « royaute », *wlaluneyäṣ* de *wlalume* « mort ». Il n'y a pas de glide après *-u*, d'où *waṣtwäṣ* sur *waṣtu* (cf. B *ostuwa*), pluriel de *waṣt* « maison », et les nombreuses formes basées sur le suffixe productif *-ntu* (< tokh. com. **-ntwā*) de pluriel, e.g. *klopäntwäṣ* sur *klopant*, pluriel de *klop* « douleur », *pñintwäṣ* de *pñintu*, pluriel de *pñi* « mérite ». La prédominance de la finale *-äṣ* n'est pas étonnante, dans la mesure où, le plus souvent, le tokh. A présente un stade d'évolution plus avancé que le tokh. B: sur ce point précis, puisque les thèmes nominaux terminés par voyelle en tokharien commun, et qui ont conservé cette voyelle en tokh. B, perdent cette voyelle en tokh. A, on peut concevoir que la forme **-ä(C)* de l'affixe propre aux thèmes terminés, originellement ou secondairement, par consonne (voir plus haut catégorie 3.6) ait été généralisée à tous les thèmes devenus en tokh. A thèmes en consonne, et même étendue à tous les types de thèmes, y compris ceux terminés par voyelle, parallèlement à l'extension de l'emploi d'une seule forme pour les autres affixes casuels. La forme productive *-äṣ* apparaît comme une « variante » plus récente, étendue aux dépens des finales *-as* et *-āṣ* (Gippert, 1987, p. 34). Examinons maintenant ces deux autres finales. La forme *-äṣ* est due exceptionnellement au thème du nom de base dans *käryäṣ* « par choix, décision » du thème **käryā* sous-jacent au nominatif sing. *kri*, cf. nom. plur. *käryāñ* (*TEB* II, p. 98). Elle se rencontre surtout dans des adverbes (*TochGr*, pp. 261-262): *anapräṣ* (1x), *anäpräṣ* (1x), doublet de *anapär* (B *enepre*) « devant, en face », *aneñcāṣ* (3x) « de l'intérieur », *preñcāṣ* (1x) « de l'extérieur », *mtsāṣ*, *msāṣ* (4x) « d'en bas ». On peut comparer ces exemples à ceux de la catégorie 3.7 pour le tokh. B : *eneñkāmen*, *pärnāmen*. Il est probable que ces adverbes trouvent leur origine dans l'ablatif sing. de thèmes en **-ā-* (< **-eH₂-*)

auxquels aurait été ajouté l'affixe d'ablatif tiré des noms thématiques. La forme *tāmāṣ* (4x, mais 2x *tāmaṣ*) repose évidemment sur l'oblique sing. féminin *tām* du thème de démonstratif *sām*, fém. *sām*, nt. *tām*, mais elle diffère de l'ablatif attendu, qui serait *tāmāṣ* (non attesté), cf. masc. *camāṣ*: elle peut donc être rangée avec les adverbes cités plus haut (cf. Kölver, 1965, p. 143); elle est spécialisée au sens « d'ici-bas », « de ce monde-ci » dans des expressions formulaires (cf. *TochGr*, § 289, p. 173 n. 1; Stumpf, 1971, p. 41). On devrait pouvoir comparer *mutatis mutandis* cette formation au type lat. *extrā(d)*, osque *ehtrad* « à l'extérieur », *intrā* « à l'intérieur », *suprā(d)* « au-dessus », etc. qui contient une finale *-ād tirée de l'ablatif nominal (Leumann, 1977, pp. 229, 317, 483). Une fois constituée, cette finale -āṣ a pu servir à remplacer -āṣ: de manière sporadique dans *kälymentwāṣ* (A274 b7, 358 a4) en regard de la forme normale *kälymentwāṣ* de *kälymentu*, pluriel de *kälyme* « direction ». Il serait hasardeux de voir dans ces deux seules occurrences le vestige de la forme attendue à partir du prototype *-ntwā du suffixe de pluriel A -ntu (Van Windekkens, 1979, p. 255): on peut songer plutôt à l'influence supplémentaire du génitif plur. -ntwāssi et de l'adjectif dérivé -ntwā-si. Les formes *tatmurāṣ* « depuis la naissance » et *mkältorāṣ* « depuis l'enfance », qui ne se rencontrent que devant la postposition *aci* « par ici, en commençant par » sont dues certainement au besoin de différencier ces formations de l'absolutif des deux verbes en question, à savoir *tatmurāṣ* (de *tām-* « naître ») et *torāṣ* (de *tā-* « poser »), en recaractérisant la valeur de l'ablatif d'origine dans les expressions en question, qui sont assimilées à des adverbes comme *tāmāṣ*. Quant à la finale -āṣ, elle apparaît sous deux espèces: 1) comme doublet, éventuellement spécialisé, de -āṣ; 2) comme seule finale pour certains mots. Commençons par la seconde situation, qui est susceptible de révéler quelque chose d'ancien. Il est patent que la finale tokh. A -āṣ peut être issue par contraction de -a.āṣ < tokh. comm. *-ae.āṣ, et correspond donc rigoureusement au stade B *-e.ā- < *-ae.ā- de l'ablatif du type *läklémem*, issu des noms thématiques. Cela est confirmé par des formes du tokh. A qui ne peuvent remonter qu'à un ancien ablatif sing. thématique. Considérons les adverbes tirés des numéraux ordinaires: A *tritaṣ* « troisièmement, une troisième fois » et *wtaṣ* « deuxièmement, une deuxième fois ». Contrairement à la première impression, ces formes ne peuvent pas simplement s'expliquer par l'élargissement par l'affixe vivant d'ablatif des adverbes *trit* et *wät*: on attendrait **tritāṣ* et **wtāṣ*, formes totalement inconnues. Par ailleurs, il est évident que ces formes n'ont rien à voir avec les ablatifs intégrés à la déclinaison de ces ordinaux, qui reposent sur les formes spéciales d'oblique sing. (cf. *TEB*

I, § 229, p. 150), à savoir *tricām* et *wäc*, *wcam*, cf. *wcäş*, *wcanäş* (Winter, 1992, pp. 134 et 135). J'ai montré (1991, p. 187) que les formes *trit* et *wät* sont employées en valeur adverbiale (« une troisième fois », « une deuxième fois »): les formes équivalentes B *trite* et *wate* ont été recaractérisées par l'affixe de perlatif, d'où *tritesa* et *watesa*, afin de les différencier des formes de nominatif singulier masculin. Winter distingue dans la flexion des ordinaux des formes adjectivales, de genre masculin et féminin (avec un allomorphe palatalisé du suffixe) et des formes de neutre (1992, p. 133-134 et 136). J'ai proposé de voir dans ces formes A *trit* B *trite(-sa)* et A *wät* B *wate(-sa)* la continuation des formes indo-eur. de neutre (accusatif sing.) en emploi adverbial (**tri-to-m*, **dwi-to-m*, cf. lat. *primum*, *secundum*, *tertium*, gr. *τρίτον*, etc., voir Brugmann, 1911, p. 68), qui s'étaient confondues en tokharien commun avec l'aboutissement des formes de masculin nominatif sing. (**tri-to-s*, **dwi-to-s*). Je fais abstraction ici du problème indépendant de l'évolution de **tri-to-*, qui devrait donner tokh. com. **trätæ*, et du rétablissement du vocalisme -i- caractéristique de ce numéral (cf. Winter, 1992, p. 135), à mon avis tiré du féminin B *tarya* < **täryā* (< indo-eur. nt. plur. **tri-H₂*) réanalysé en **täry-ā*, d'où **täry-tæ* > **tritæ* remplaçant **trätæ*. Par conséquent, le parallélisme de formation de tokh. A *wtaş*, *tritaş* et B *watesa*, *tritesa* est illusoire. Les formes du tokh. A ont une histoire indépendante : je propose de les expliquer comme des adverbes tirés de formes héritées d'ablatif singulier, en valeur de succession temporelle, cf. lat. *primō*, *secundō*, *tertiō*, etc. (Brugmann, 1911, p. 702; Leumann, 1977, p. 499 ; Coleman, 1992, p. 416). Par conséquent, **dwitoH₁ed* et **tritoH₁ed* > tokh. com. **wätæ.äC* et **tritæ.äC* doivent être posés comme les points de départ des deux formes en question, en laissant de côté pour le moment le problème de la consonne finale. Ces formes sont tirées des adjektifs thématiques que sont les numéraux ordinaires: on peut donc concevoir que le tokharien A ait hérité des finales *-*æ.äC* > A *-as* pour d'autres noms thématiques. Pour prendre un exemple concret, un nom thématique très courant comme tokh. A *ñkät* (< **ñäkät* < **ñäktæ*, cf. B *ñakte*) « dieu » possédait encore un ablatif sing. *ñäktas*, qui fut concurrencé, puis presque complètement éliminé, par la forme *ñäktäş* tirée de l'oblique (identique au nominatif): **ñäkät-äş*, conformément à la généralisation (décrite plus haut) de la finale post-consonantique *-äş*. Nous revenons à la première catégorie de formes en *-as* que nous avons distinguée précédemment. La période de concurrence entre *-as* (ancienne forme) et *-äş* (nouvelle forme) dans les noms issus de noms thématiques, assez nombreux, a favorisé la spécialisation de *-as* comme doublet, plus ou moins spécialisé, de *-äş*. Cela est prouvé par la forme

surmaş, de *şurm* « cause, raison » qui n'est employée que dans les locutions fréquentes du type *täm şurmaş* « à cause de cela, pour cette raison » (*TochGr*, p. 294; Stumpf, 1971, p. 61), où *şurmaş* fonctionne comme une quasi postposition (sans doute à partir d'un syntagme signifiant à l'origine « par cela [étant] la cause »), alors que la forme normale de l'ablatif sing. de *şurm* est *şurmäş* (seulement A150 b5, 386 b4). La locution comparable en tokh. B utilise le perlatif avec un complément de nom au génitif: e.g. *tuntse şarmlsa* « à cause de cela » (Stumpf, 1971, p. 54); mais l'ablatif est également employé, soit avec le génitif (e.g. *cmelñentse şärmameñ* « à cause de la naissance »), soit avec l'oblique, e.g. *ñäs şarmmeñ* « à cause de moi » (Kölver, 1965, p. 148). Du substantif A *mem*, correspondant à B *maim* « mesure, appréciation, estimation », on ne connaît que la forme *memaş*, au lieu de **memäş*: elle n'est employée que dans la locution formulaire *lyutär memaş*, traduite habituellement par « au-delà de l'estimation », i.e. « plus qu'on ne peut concevoir » (all. « über das Mass », cf. *TochGr*, p. 274; Kölver, 1965, p. 146). La distribution est également nette entre *āñmas* et *āñmäş*, les deux formes d'ablatif sing. de *āñcäm*, oblique sing. *āñm* « personne, soi »: l'emploi de *āñmas* est limité à la formule *puk āñmas* (A69 b6, 226 b5, 227/8 b6, 253 a4) « de toute ma personne » (cf. tokh. B *po āñmtsa*, avec perlatif), dans laquelle on ne trouve jamais *āñmäş* (*āymäş*, *ālymäş*) dont l'usage est plus libre (cf. A73 b2, 235 a2, 327 b3, 430 b8, sans doute A302 b4). De plus, pour certains mots, l'emploi d'autres cas pouvait faciliter l'introduction analogique de *-a* au lieu de *-ä* à partir de l'allatif (-*ac*), du comitatif (-*assäl*), ou du locatif (-*am*). Cette situation a permis d'employer de façon accidentelle *-as* à la place de *-äş*, sans qu'on puisse exclure dans certains passages qu'il s'agisse de simples fautes: voyez la courte, mais presque complète, liste des exemples dans la grammaire (*TochGr*, p. 147), auxquels on peut maintenant ajouter *waştwaş* (YQ1.19[III.11] b6), au lieu de *waştw-äş* (*waştu* « maisons »), *nişpaläntwaş* (YQ1.23[III.4] a7) au lieu de *nişpaläntw-äş* (*nişpalantu* « possessions »). Il serait sans doute nécessaire de tenter de mettre en relation ces doublets avec la chronologie éventuelle de la copie des manuscrits, d'après leur ductus, mais il n'est pas sûr que cette investigation donne des résultats concluants.

§ 10. Si le tokharien A conserve une partie non négligeable de la substance de la finale d'ablatif (singulier) du tokharien commun, il est légitime de se demander s'il ne préserverait pas aussi la consonne finale. Celle-ci aurait disparu en tokharien B, ou bien aurait été oblitérée du fait de l'univerbation avec la postposition aboutissant à *-mem*. Poser la

question, c'est déjà fournir une réponse, qui implique d'ouvrir le problème du traitement de **-d* final, lequel n'a jamais été examiné, parce que il ne semblait pas devoir différer de celui des autres occlusives. Auparavant, il convient de rappeler les théories antérieures, qui ne sont pas satisfaisantes, sur l'origine de la finale d'ablatif tokh. A -äṣ (-as, -āṣ). La première théorie fut évidemment suggérée par le fait avéré que les affixes casuels du tokharien sont d'anciennes postpositions : il était donc tentant de chercher dans un morphème attesté en tokharien et employé comme adverbe, pré- ou postposition, une forme apparentée, de près ou de loin, à tel ou tel affixe casuel (voir la liste standard procurée déjà dans *TochGr*, p. 36). Cela est pratiquement assuré pour l'affixe de comitatif en tokh. A, -aśśāl, à mettre en rapport avec l'adverbe et préposition A *sla* B *śale* (*śle*) « avec » (cf. *TochGr*, p. 281; Van Windekkens, 1979, pp. 252-253; Gippert, 1987, p. 33; Adams, 1988, p. 143 ; Klingenschmitt, 1994, pp. 346-350). Selon la même ligne, on a vu une relation étymologique entre l'affixe d'ablatif tokh. A -äṣ et l'adverbe et postposition (justement employée après ablatif) *su* (cf. *TochGr*, pp. 294 et 301 ; Van Windekkens, 1979, pp. 255-256 ; Adams, 1988, p. 143); la même théorie est présentée sous une forme plus sophistiquée, sur le plan indo-européaniste (mais en intégrant plusieurs autres adverbes tokhariens en -äṣ, dont la parenté est discutable), par Klingenschmitt (1994, pp. 351-353). De toute façon, la relation éventuelle entre tokh. A -äṣ et A *su* serait au mieux indirecte, car -äṣ devrait provenir directement d'indo-eur. *se (ou *set, cf. lat. *sēd* < **sed*) avec valeur séparative, alors que l'adverbe *su* est vraisemblablement issu phonétiquement de la forme **swe*, elle-même identique au thème de réfléchi (cf. Hackstein, 2003, pp. 82-84). Pour ce morphème, l'évolution sémantique d'un adverbe signifiant « vers soi » en une particule signifiant « par ici » ou « d'ici, de ce côté », et finalement « à partir d'ici » peut s'appuyer sur de bons parallèles, cf. lat. *so-* < **swe* (Hackstein, 2003, pp. 74-75 et 85-91). L'autre théorie, beaucoup plus récente dans son principe, est liée à une série d'hypothèses concernant l'origine de plusieurs désinences verbales (cf. Jasanoff, 1987, pp. 108-112). En résumé, elle presuppose une loi phonétique **-VTi* (**T* représentant indo-eur. **t* ou **dh*) > *-*Vsi* (assibilation) > *-*Vṣ* (palatalisation et amuïssement de la voyelle finale), qui est censée rendre compte aussi de deux formations : 1) l'impératif irrégulier du verbe *i-* « aller », 2^e sing. act., tokh. B *pas* (MQ *päṣ* < **päṣ*) A *piṣ* < tokh. com. **p(ä)-yäṣ*, **yäṣ* étant censé continuer de façon linéaire indo-eur. **H₂i-dhi*, cf. véd. *ihí*, gr. *ἴθι*, hitt. *īt*, etc. ; 2) la désinence de 3^e sing. act. tokh A -äṣ, sans correspondant en tokh. B, à partir de *-*e-ti*, la finale attendue dans la

flexion thématique. Pour ce qui concerne la finale d'ablatif, celle-ci proviendrait de **-e-ti* ou **-u-ti* > A *-äṣ* et **-o-ti* > A *-as*, à rapprocher des finales d'ablatif singulier connues dans d'autres langues, cf. hitt. *-(a)z(z)*, louv. *-ati*, lyc. *-e/adi*, arm. *-oy* (< **-o-ti*), *-ē* (< **-e-ti*). Sur la « désinence » d'ablatif **-ti*, voir les études antérieures de Jasanoff (1973, pp. 125 et 127 n. 1) et Melchert (1977, pp. 451-457; 1994, pp. 60 et 183). Cette théorie a une apparence séduisante, parce qu'elle semble expliquer du même coup une série de faits indépendants. Le scénario phonétique est repris et canonisé par Ringe (1996, pp. 48, 77-80, 145), qui l'utilise pour expliquer, à la suite de Jasanoff, les formes verbales en question, tout en déclarant son scepticisme sur son application à la finale d'ablatif du tokharien A (*op.cit.*, p. 80, § 34 n.2). Ce scénario se heurte à plusieurs difficultés. Sur le plan strictement interne, il semble illusoire de projeter dans l'indo-européen (comme le fait Jasanoff, 1987, p. 110) la distinction entre les formes *-äṣ* et *-as* du tokh. A, qui peuvent s'expliquer par un processus propre au tokharien, la seconde forme étant plus archaïque, comme nous avons vu (§ 9). De plus, cette théorie ne tient aucun compte des faits du tokharien B, qui ont une incidence importante sur l'interprétation de ceux du tokharien A, parce qu'ils sont plus proches, comme d'ordinaire, du tokharien commun. En ce qui concerne le développement phonétique, l'idée d'assibilation (selon Jasanoff et Ringe) d'une partie des dentales (**t* et **dh*, à l'exclusion de **d*) devant /i/ s'appuie sur le parallèle de certains dialectes grecs (**-ti* > *-si*), mais elle est contredite totalement par d'excellentes étymologies, auxquelles il semble difficile de renoncer : 1) tokh. A *kāc* « peau » < **kwāc(ä)* < **kuH_{2/3}-ti*, cf. v.h.all. *hūt*, v.angl. *hyd*, et lat. *cutis* avec abrègement secondaire ou amuïssement de la laryngale (Hilmarsson, 1985) ; 2) tokh. B *märkwac* obl. sing. « cuisse » < **märkwäc(ä)* < **mr̥ghu-ti-*, cf. gr. *βραχίων* « partie supérieure du bras » (Van Windekkens, 1976, p. 290 ; Adams, 1999, p. 455) ; 3) tokh. A *āñc* « en bas, vers le bas » (* « en descendant une surface ») < **āñcā* < **H₂η-dhi*, cf. véd. *ádhī* et gr. *ἀνά*, av. *ana* « le long de », got. *ana* « contre » (en reformulant Van Windekkens, 1976, p. 163) ; 4) produit de dérivés en **-yo-* (**-iHo-*) de thèmes en dentale, e.g. A *lāñci* « royal » < tokh. com. **lāñciyæ* « royal » sur le thème **lānt* « roi » (Van Windekkens, 1976, p. 80) ; 5) désinence de 3^e plur. act. du présent (*TochGr*, pp. 326-328 ; *TEB I*, pp. 254 et 259) A *-(ä)ñc* < **-nti*, *-äñc* (-*iñc*) < **-enti*, thématique *-eñc* < **-aⁱñc* < **-œñc* < **-o-nti* (Van Windekkens, 1982, pp. 269-270, avec la bibliographie antérieure). Sur ce dernier point, la théorie de la chute précoce de **-i* final oblige à des complications inutiles et en partie contradictoires (Ringe, 1996, pp. 77-78), alors qu'il est plus simple

d'expliquer les désinences correspondantes du tokh. B, *-äm*, thématique *-em* par les finales d'injonctif **-nt*, **-o-nt*. De fait, Ringe reconnaît qu'il est impossible de déterminer le conditionnement de la chute de **-i*, et il est superflu de vouloir tirer à toute force les désinences différentes de 3^e plur. act., comme celle des autres personnes, d'une seule et même forme indo-européenne. Cette idée de la chute de **-i* est uniquement conçue pour expliquer « directement » tokh. B *ikäm* (A *wiki*) « vingt » à partir de **wiH₁k̑mti(H₁)*, au lieu de **wiH₁k̑mt*, mais au prix d'une chute préalable (elle aussi *ad hoc*), celle de la laryngale finale du prototype supposé (pour une autre explication, plus simple, voir Hilmarsson, 1989, pp. 122-125). Il semble donc établi que **t* et **dh* subissaient devant /i/ la même palatalisation que devant /e/, aboutissant à tokh. com. **c* (affriquée palato-alvéolaire, IPA [tʃ]). De plus, la théorie de Jasanoff et Ringe a pour corollaire l'idée de la palatalisation ultérieure de **si* > **šä* : or, celle-ci est infirmée totalement (cf. Adams, 1988, p. 15) par l'origine indiscutable de la désinence de 1^e plur. act. *-mäs* < **-mesi*, cf. véd. *-masi*, av. *-mahi* (cf. Van Windekens, 1982, p. 267, sans qu'il faille chercher une explication spéciale pour la sifflante, voir par ex. *WTG*, p. 201), et indirectement par la racine B *syā-* « suer » (thème de subjonctif, voir aussi B *syelme* « sueur »), qui remonte en dernière analyse, par un intermédiaire tokh. com. **siy-ā-*, à un thème de présent **swid-ye/o-* avec chute régulière de **d* devant yod et simplification de l'initiale (Van Windekens, 1976, p. 448; Adams, 1999, p. 721; Ringe, 1996, p. 65 et 133). Aucun des rares exemples allégués de palatalisation de **s* devant **i* (Van Windekens, 1976, p. 75) n'est assuré. L'idée que la désinence d'impératif 2^e sing. act. *-s* vienne de **-si* se trouve déjà chez Van Windekens (1982, pp. 246 et 296), ainsi que le rapprochement avec l'impératif védique en *-si*, même si celui-ci est compris, à tort, comme un ancien infinitif en emploi impératif. Il est vrai que la confrontation entre la forme d'impératif du verbe « aller », tokh. A *pīṣ*, B *pas* et indo-eur. **H₁i-dhi* est impressionnante, mais elle pourrait constituer un mirage, car il existe d'autres formations « irrégulières » d'impératif (*TEB* I, § 428, pp. 236-237, 257 et 258 ; Van Windekens, 1982, pp. 246-247), et il serait préférable de les expliquer dans le cadre d'une description générale de la préhistoire de l'impératif tokharien, plutôt que par une série de solutions *ad hoc*: pour Jasanoff, à l'impératif de B *klyaus-*, A *klyos-* « écouter », la 2^e sing. act. B *päklyaus*, A *päklyoṣ*, synchroniquement irrégulière en regard du thème de prétérit **klyauṣā-*, est aussi un héritage indo-européen (1987, pp. 97-106). Cette question, qui exige une enquête approfondie, sera reprise ailleurs. Pour mentionner seulement un point, cette théorie ne peut pas rendre compte de l'impératif analogue à celui

du verbe « aller » en tokh. A, et également irrégulier en synchronie, du verbe « donner », tokh. A *e-* (B *ai-*): A *paṣ*, mais B *pete* « donne ! », etc.

§ 11. Reprenons les données de la comparaison morphologique entre les formes tokhariennes et l'ablatif singulier indo-eur. de la déclinaison thématique. Nous avons posé jusqu'à présent tokh. A *-*a.äṣ* < *-*æ.äṣ* < *-*æyäC* < *-*oH_jed*: nous devons admettre une nouvelle loi phonétique, qui peut se résumer en une *palatalisation progressive* du produit de la dentale finale par la voyelle palatale qui précède. Nous allons voir (§ 12) que des étymologies de mots isolés peuvent confirmer de manière indépendante cette hypothèse: cette palatalisation progressive de *-*d* final se produisait après *-*e-* > *-*yü-*, ainsi qu'après *-*i-* et après yod. En fait, elle affectait également le produit non conditionné de *-*d* final, qui devait aboutir d'abord à une affriquée dentale, IPA [dz], comme à l'intérieur du mot et en début de mot, devant voyelle non palatalisante. En l'absence de contexte palatal, cette affriquée finale devait probablement disparaître, peut-être par un intermédiaire instable [z], voué au dévoisement, cf. tokh. B *te* (A *ta-*, cf. *tam*), nom.-acc. sing. neutre du démonstratif masc. *se*, < tokh. com. **tæ(z)* < **tód*, cf. véd. *tád*, got. *þata*, lat. (*is-)tud*, gr. *τό*, v.sl. *ta*, etc. (Ringe, 1996, p. 74, dans le cadre de la chute totale des occlusives finales, donc sans poser l'étape intermédiaire reconstruite ici). La reconstruction d'une sifflante finale, provenant d'une affriquée, en tokh. commun aurait l'avantage non négligeable d'expliquer directement la présence de la sifflante -*s* (ou -*ṣ*) dans les formes correspondantes de ce démonstratif *déictique* (cf. Stumpf, 1971, pp. 90-127) en tokh. A : masc. *säs*, fém. *sās*, nt. *täṣ*. Si l'on admet le dévoisement de ce *-*z* final, la différence entre B masc. *se*, fém. *sā*, nt. *te* et A masc. *säs*, fém. *sās*, nt. *täṣ* s'expliquerait alors par des généralisations différentes à partir de tokh. com. **sæ* (< **só*) et **tæs* < **tæz* (< **tód*); les formes en -(*ä)s* présentes dans le paradigme du tokharien A proviendraient au moins en partie du produit *(*y)äṣ* du démonstratif déictique, et spécifiquement neutre, **id*, cf. lat. *id*, véd. *idám*, got. *ita*, etc. Cette question de la formation des démonstratifs sera développée plus en détail dans une étude en préparation. Dans le contexte palatal qui nous intéresse en l'occurrence, la prononciation palatalisée de IPA **jdz* en finale a suivi la ligne suivante, avec formation d'une affriquée sonore rétroflexe, ultérieurement simplifiée en fricative, laquelle a subi le dévoisement général des consonnes (Ringe, 1996, p. 152), et s'est finalement confondue avec le produit de la palatalisation de la sifflante alvéolaire **s*: **jdz* > *-*dž* > *-*z* > -*ṣ* notée -*s*. Cette palatalisation diffère un peu, sur le plan strictement phonétique, de la *palatalisation ré-*

gressive de l'occlusive dentale sonore, qui aboutit, comme on sait, à la fricative palato-alvéolaire IPA [ʃ], notée *ś*: l'évolution peut se résumer par IPA *dz^j > *dʒ puis deux trajets possibles (Ringe, 1996, pp. 147 et 152), a) assourdissement puis affriquée → sifflante, > *tʃ > [ʃ] ou b) affriquée → sifflante, puis assourdissement, > *ʒ > [ʃ]. Ces formules rendent compte des deux traitements désormais assurés d'indo-eur. *d en tokharien commun: *ts (< *dz) en contexte non palatal, *ś en contexte palatal, cf. le contraste entre tokh. AB *tsäk-* « tirer » < *duk- et tokh. A *śäk* B *śak* « dix » < *dēkm̥. Ce traitement diffère de celui des deux autres dentales, indo-eur. *t et *dh, qui aboutissent à tokh. com. *t en contexte non palatal, *c (affriquée pré-palatale, IPA [tç]) en contexte palatal. Le schéma général restitué par Winter (1962) est désormais confirmé par de nouvelles étymologies, et suivi dans la description phonologique la plus récente (Ringe, 1996, pp. 47, 146-148). En outre, l'occlusive dentale sonore disparaissait devant consonne, en particulier devant sonante (Ringe, 1996, pp. 64-65). Ma propre approche ne diffère que sur le traitement intervocalique (pour lequel Winter [1962, pp. 31-34] admettait un amuïssement, et pour lequel je pose le même traitement qu'en début de mot), et pour le traitement en finale absolue, qui n'était pratiquement pas envisagé. L'idée de la conservation, puis d'une évolution spécifique d'une occlusive sonore en finale absolue est cohérente avec le maintien des liquides sonores *l et *r en finale (e.g. B *pācer* A *pācar* « père » et B *śaul* A *śol* « vie »), ainsi que de la nasale *n d'origine implosive (*-n < *-nt, ou plutôt *-nd). On ne dispose pas d'exemples sûrs pour les autres occlusives non dentales, en dehors de groupes de consonnes.

§ 12. Peut-on trouver de bonnes étymologies qui confirment le processus dont nous avons décrit la composante phonétique: la palatalisation progressive de *-d final ? Il n'est pas possible ici de discuter tous les exemples qui seraient simplement possibles. Il me paraît préférable de montrer que cette évolution phonétique explique de manière « évidente » trois mots du tokharien commun pour lesquels aucune étymologie convaincante n'a pu être proposée jusqu'à présent.

Exemple n° 1) Tokh. A *naṣ* (YQ 1.32[I.3] b6, 1.44[III.3] a8) est connu depuis la publication récente d'un manuscrit (cf. JWP, pp. 236, 289). Ce mot est attesté à côté du substantif *nākäm* « blâme » dans le premier passage et au début d'une phrase comportant le verbe *nāk-* « blâmer » dans le second passage. J'avais d'abord interprété ce mot comme un adverbe, signifiant « de façon vilaine, hostile, désagréable » (1991, pp. 174, 187), et renforçant l'idée de blâme. Il est désormais

préférable d'interpréter *naṣ nākäm* (YQ 1.32[I.3] b6) comme un binôme de quasi synonymes et *naṣ ... nāk-* (YQ1.44[III.3] a8) comme une construction avec objet interne (JWP, p. 158), de sorte que *naṣ* est un substantif signifiant « dénigrement, insulte ». Le mot est évidemment apparenté au substantif tokh. A *naṣmi* (TEB II, p. 109) « médisance, dénigrement » (A 222 b3, encore à côté de *nākäm*, et A 236 b7): davantage, il en constitue aussi la base. Le correspondant de tokh. A *naṣmi* est B *neṣ(a)mye*, même sens, qui est toujours attesté, dans les passages disponibles (B 15 a6, b6-7, 16 a1 !, 17 a7.8), en coordination avec *nāki* « blâme » (« Tadel und üble Nachrede », cf. *TochSprR(B)*. I, trad. p. 25): le syntagme tokh. B *nāki neṣ(a)mye* est donc l'équivalent de tokh. A *nākäm naṣmi* et *naṣ nākäm*. Bien qu'il n'existe pas de mot B **neṣ* correspondant à tokh. A *naṣ*, on peut affirmer avec confiance que tokh. A *naṣmi* et B *neṣ(a)mye* remontent à la substantivation d'un dérivé adjectival du tokharien commun en **-myæ*, peut-être à valeur collective (cf. les adjectifs B *ausämiye* « de dessus », *ñormiye* « de dessous »), reposant sur un substantif **næṣ* « médisance, insulte, invective ». Ma première étymologie de tokh. A *naṣ*, que j'avais évidemment rapproché de A *naṣmi* et de B *neṣ(a)mye*, était infructueuse (1991, pp. 187-188). Je propose désormais un rattachement, qui est immédiat sur le plan sémantique, à la racine **H₃neid-* (IEW, p. 760; LIV, p. 303) « inventiver, injurier, dénigrer » de gr. ὄνειδος, véd. *nid-* (prés. *nindanti*), lit. *niedu* (inf. *niesti*), got. *naitjan*, etc. Sur le plan formel, il suffit de poser la forme attendue pour un nom-racine avec valeur de nom d'action: **H₃nóid-*, cf. la généralisation du degré zéro dans véd. *nid-* fém. « médisance, invective »: le point de départ sera nom. sing. **H₃nóid-s*, acc. sing. **H₃nóid-ṁ*, cf. tokh. A *wak* B *wek* « parole » < **wæk* à partir du nom-racine **wók*- (Van Windekkens, 1976, p. 541). Comme pour les autres noms-racines à occlusive finale, ces deux formes se sont confondues à la suite de la chute des finales, en **H₃nóid* > **nojdz*, forme qui a subi l'évolution par palatalisation progressive décrite plus haut, soit avec assimilation du yod à l'affriquée palatalisée, soit avec développement d'une voyelle d'anaptyxe, d'où **næyäṣ* > **næ.äṣ* > (contraction) **næṣ*.

Exemple n° 2) Tokh. A *kaṣ*, B *keṣe* « brasse », terme de mesure (all. *Klafter*, angl. *fathom*) est un substantif apparemment de type thématique de la classe V.1 (TEB I, § 179, p. 128), cf. obl. plur. B *keṣem*, A *kaṣas* (< **-æns*, théoriquement, < **-o-ns*). La première étymologie proposée rattachait ce mot de façon superficielle au nom indo-eur. de la « main »; ensuite, Van Windekkens a suggéré « un emprunt à quelque langue uralienne » (1976, p. 625), dont les termes restent assez flous: les mots

rapprochés signifient « main », ce qui n'est pas satisfaisant. Hilmarsson (1996, pp. 137-138) passe en revue les solutions antérieures et propose une reconstruction **kos-yo-*, qui devrait donner B **keşse*, d'où l'hypothèse supplémentaire et gratuite d'une simplification de la géminée dans une syllabe non suffixale (?). La racine indo-eur. **kes-* envisagée signifierait « mettre en ordre, arranger », ce qui ne convient pas pour notre mot. Pas d'hypothèse nouvelle chez Adams (1999, p. 199). En fait, tokh. B *keşe*, A *kaṣ* traduisent skr. *vyāma-* (*vīyāma-*), qui réfère à la mesure des deux bras étendus: ce mot est rattaché à *vi-yam-* «étendre, écarter» (KEWAi III, p. 275), et il est certain que l'idée de déploiement, d'extension était encore sensible en synchronie grâce à la présence de l'adverbe *vi*: il est donc probable que l'équivalent tokharien ait signifié à l'origine « extension, projection, déploiement », vel sim., en sous-entendant la mention des bras. De même, angl. *fathom*, v.angl. *ſe þm*, v.h.all. *fadum*, v.isl. *faðmr* < germ. **ſapmaz* < **pot(H)-mo-* se rattache à la racine **petH₂-* « étendre, déployer » (IEW, p. 824 ; LIV, p. 478). Un autre paramètre tient à la productivité du type thématique en tokharien, et au fait qu'il existe très peu de substantifs à nominatif sing. en -*s*, en dehors des mots empruntés au sanskrit, comme AB *weṣ* « tenue, aspect extérieur » (skr. *veṣa-*). Il est donc tout à fait possible que tokh. com. **kæsə* résulte de la thématisation d'un mot hérité **kæs*, qui aurait été influencé par les noms très nombreux du type B -*eCe*, cf. *ere*, *kene*, *keme*, *kele*, *kleṇke*, *treṇke*, *twere*, *nerke*, *pele*, *pelke*, *preke*, *preṇke*, *meske*, *were*, *werke*, *wetke*, *serke*, *swese*, etc. Par conséquent, il serait licite de partir de **kæs* pour formuler une nouvelle proposition étymologique: tokh. com. **kæs* < **kæ.äṣ* < **kæyäṣ* < **kóid*, nom-racine de **keid-* « projeter, déployer, étendre » élargissement connu de la racine **kei-* « mettre en mouvement » (IEW, p. 538 ; LIV, p. 321, avec un sens trop restreint à mon avis), attesté en germanique (cf. got. *haitan*, v.h.all. *heizan*, v.angl. *hātan*, v.isl. *heita* « ordonner, convoquer, appeler »), en celtique (v.irl. *cid-*), et en grec (cf. **ki-n-d-* dans *όνο-κίνδιος*, *κίνδαξ*, *κίνδυνος*). Dans ce cas aussi, le point de départ doit être le nominatif sing. ou l'accusatif sing. du nom-racine. Les deux variantes possibles du scénario phonétique sont les mêmes que pour **næs*, l'exemple précédent.

Exemple n° 3) Tokh. B *naus*, A *nes* « auparavant, antérieurement » réfère d'abord et principalement à l'antériorité temporelle (cf. les exemples cités par Adams, 1999, p. 350). Les emplois équivalents des deux adverbes et de leurs dérivés dans les deux langues confirment qu'ils sont apparentés, bien que la correspondance B -*au-*: A -*e-* soit énigmatique, au lieu de la correspondance normale, consécutive à la

monophthongaison des diphthongues du tokh. commun en tokh. A, B *-au-*: A *-o-*. Il vaut mieux laisser de côté le parallélisme fallacieux avec le problème de tokh. A *ñemi* B *naumiye* « joyau », car entre ces deux mots la différence de vocalisme dans la première syllabe s'accompagne aussi d'une différence de la consonne nasale initiale, entre la palatale *ñ-* en tokh. A et la non-palatale (dentale) *n-* en tokh. B. Comme l'étymologie de ce mot est elle-même obscure, on ne peut rien en tirer pour l'explication de tokh. A *nes* et B *nauš*. Van Windekens (1976, pp. 318-319), conformément à sa tendance prédominante, a pris pour départ la forme du tokh. A *nes*, et tenté de la rattacher à la racine **neiH-* « conduire » (LIV, p. 450), ce qui reste en l'air, puisque cette racine ne donne aucune formation comparable dans d'autres langues, et surtout parce que cela ne rend pas compte du sens. Pour expliquer tokh. B *nauš*, Van Windekens (1972) a recours à l'hypothèse *ad hoc* d'une dissimilation de la diphthongue de **naiši* en **nauši*, donc en contexte palatal. En réponse, Winter (1976, p. 32) a proposé de voir dans B *nauš* la forme la plus ancienne, alors que dans A *nes*, *-o- (< *-aw-) aurait été dissimilé en -e- (< *ay-) devant consonne arrondie palatalisée. Mais il n'a pas donné d'analyse étymologique ; rien de nouveau chez Adams (1999, p. 350), qui écarte à juste titre la solution de Van Windekens. La seule avancée significative pour l'analyse étymologique est due à Klingenschmitt (1994, p. 355) : il a retrouvé au début du mot un reflet du démonstratif déictique d'éloignement **eno-*, **ono-* (IEW, pp. 320), sous la forme **no-* > tokh. com. **næ-*. De fait, ce démonstratif est employé pour exprimer la distanciation temporelle, cf. hitt. *anna-*, *ann(i)-*, v.sl. *onū*, lit. *anās*, etc.; il a fourni des adverbes temporels, cf. hitt. *annišan* « autrefois, auparavant », *annaz* « antérieurement, une fois ». Cependant, pour rendre compte des deux formes, Klingenschmitt (*op. cit.*, p. 357) pose des dérivés au moyen du suffixe adverbial *-šä, qui serait identique au morphème d'ablatif, sur deux bases différentes **næw* et **næy* (< indo-eur. **no-u* et **no-i*). Ce dernier point n'est pas vraisemblable : une explication interne au tokharien est toujours préférable à la projection en indo-européen d'une divergence entre les deux langues. En fait, les deux formes A *nes* et B *nauš* peuvent être rendues compatibles si l'on ramène la forme du tokh. A à son point de départ, à savoir **naiš* : le terme moyen à tokh. A **nayäš* et B **newäš* serait tokh. com. **næw'äš*, avec une semi-voyelle labio-vélaire palatalisée : en tokh. A, cette labio-vélaire aurait continué sa palatalisation, jusqu'à yod, alors qu'en tokh. B **w'* aurait revenu à **w*. Ce traitement intérieur est l'inverse exact du traitement à l'initiale, cf. tokh. A *wkäm* « manière, façon, voie » < **wäkän* < **wäkn(æ)* en regard de tokh. B *yakne*, même sens, < **w'äknæ* < **weğh-*

no- (Van Windekkens, 1976, p. 575): peut-être est-il dû à la chute de *-ä* et à la formation de la diphongue **næw^yC*, d'où le traitement divergent dans les deux langues, > A **nays*, B **naws*? Cela nous oriente, avec une légère modification, vers une étymologie plausible: **no-y-wed* « dans cette année-là », par extension « dans ce temps-là, auparavant », un composé issu d'un juxtaposé **no-i* (locatif sing.) *wéd*, locatif sing. sans désinence de **wét-* « année », cf. hitt. *witt-*, loc. sing. *witti* < **wét-i* (IEW, p. 1175). Dans ce cas, la forme du tokh. com. serait **næyw^yäC*, avec assimilation de **w^y* à yod précédent en tokh. A, et au contraire dissimilation de yod par wau palatalisé en tokh. B. La forme indo-eur. **wéd* < **wét* subissait régulièrement la palatalisation de la consonne initiale; le traitement ultérieur est dû à l'univerbation et au contact avec le yod du morphème précédent. L'aboutissement de la finale nous donne un exemple de l'évolution attendue, à savoir la palatalisation de l'occlusive dentale: **-wed* > **-w^yedz* > **-w^yäṣ*. Le passage d'« année » à une référence temporelle plus vague et plus générale ne constitue pas une difficulté insurmontable, d'autant plus que la forme n'avait aucun appui dans le lexique tokharien: la notion intermédiaire peut être celle d'année dernière comme appartenant à une somme indéfinie d'années antérieures. L'évolution de « chargé d'année(s) » (i.e. d'au moins une année) à « vieux, ancien » est documentée par lat. *uetus*, lit. *vētušas*, v.sl. *vetvǔxǔ*. Ce nom indo-eur. de l'année est présent dans plusieurs expressions archaïques qui ont abouti à des composés, cf. **pér-ut(i)* « l'année passée » dans véd. *parút*, gr. *πέριτη*, arm. *herow*, v.isl. *fjorð*, m.h.all. *věrt* (cf. Griepentrog, 1995, pp. 444-448), **newo-wōt-m* « pour la nouvelle année, l'année suivante » dans gr. *vēwra*. Il est intéressant que le prototype de l'adverbe B *nauṣ* A *neṣ* se situe au même niveau d'archaïsme.

§ 13. La conséquence de la loi phonétique établie par ces exemples est claire: le développement **-ed* (comme **-yd* et probablement **-id*) > **-(y)äṣ* conduit à penser que la finale d'ablatif comportait cette fricative en tokharien commun, et que celle-ci est conservée en tokharien A. Par contre, en tokharien B, cette fricative a disparu, alors que le caractère bisyllabique de la séquence héritée **-oH_ied* > **-œyäṣ* > **-œ.äṣ* était largement préservé. Comment rendre compte de cette divergence entre les deux langues? La réponse ne peut pas résider dans une loi phonétique secondaire qui aurait entraîné, exclusivement en tokh. B, la chute de *-s* final, puisqu'il n'y a pas de restriction à la présence de cette consonne en fin de mot: elle figure dans plusieurs mots du tokh. B, comme ceux que nous venons d'analyser, aussi bien que dans divers mor-

phèmes, e.g. au participe présent, à l'oblique sing. et au nominatif plur. masculin, type *yāmu*, obl. sing. masc. *yāmoṣ*, nom. plur. masc. *yāmoṣ* du verbe *yām-* « faire » (*TEB I*, pp. 156-157). La solution réside dans l'univerbation avec la postposition qui finit par devenir l'affixe casuel proprement dit: par conséquent, à un certain stade, l'expression de l'ablatif en tokharien B a employé un morphème supplémentaire, provenant de tokh. com. **mæn*, un élément indifférent au nombre. La marque d'ablatif héritée avait sans doute étendu son emploi au-delà du singulier de la flexion. L'élément **mæn* > B **men* était un renforcement sémantique de la finale d'ablatif: il suffit d'admettre que dans la séquence *-*æ.äC-mæn* la consonne finale du premier élément s'est amuïe ou a été assimilée à la nasale, d'où *-*æ.ä-mæn*. Comme ce processus phonétique rappelle la disparition de l'occlusive dentale sonore **d* devant sonante (et donc devant nasale), on serait tenté de poser cette chute alors que la finale de l'ablatif était encore une affriquée ou une fricative sonore, soit *-*æ.äʒ-mæn* > *-*æ.ä-mæn* > B *-*é.ä-men*, cf. notre exemple de départ, *läklémem*. Dans notre perspective, l'identification étymologique du morphème dont provient tokh. B -*mem* est un problème secondaire, qui n'a qu'une incidence limitée sur notre analyse morphologique. Néanmoins, j'adhère pour l'essentiel au rapprochement décrit par Klingenschmitt (1994, pp. 358-360), alors que l'interprétation de Van Windekens (1979, p. 256) par un élément suffixal est invraisemblable. À l'intérieur du tokharien, il existe un adverbe B *mante* signifiant « en haut, vers le haut », qui peut d'ailleurs apparaître après une forme d'ablatif (cf. *TEB I*, § 80.6, p. 89) au sens de « en partant de, à compter de » < **mäntæ* < **mṇ-tos*. Comme cet élément est certainement apparenté à lat. *mōns*, gall. *mynydd*, bret. *menez* (< **moniyo-*) « montagne », etc., d'une racine **men-* « se dresser au-dessus de » (*IEW*, p. 726 ; *LIV*, p. 437), on peut décrire **mṇ-tos* comme un adverbe dérivé du nom-racine. Parallèlement, tokh. com. **mæn* > B -*mem* pourrait provenir d'un autre allomorphe de ce nom-racine, soit le nom. sing. **món-s*, soit l'accusatif sing. **món-ṁ* « vers la hauteur, vers le haut », d'où « en haut ». Cette dernière solution (**món-ṁ* > tokh. com. **mænän* > **mæn(ä)* avec préservation de la nasale) est celle retenue par Klingenschmitt. Elle est parfaitement compatible avec notre reconstruction de la forme de base, qui contenait l'aboutissement d'une désinence d'ablatif. Le renforcement de l'ablatif était un phénomène cyclique. Même si l'évolution sémantique « vers le haut » → « au dehors » est attestée par divers morphèmes dans d'autres langues, il est certain qu'elle a été facilitée ici par le fait que le morphème de base, provenant de l'ablatif indo-européen, comportait déjà la valeur d'origine et de

point de départ : « à partir de X + vers le haut » > « à partir de X + en sortant » > « à partir de X + en partant », etc. Autrement dit, le morphème ajouté **mæn*, qui au départ n'était pas redondant avec la finale d'ablatif, s'est chargé de la valeur sémantique intrinsèque de l'élément auquel il était ajouté, et a fini par en devenir le seul porteur, à la suite de l'affaiblissement phonétique de la forme d'ablatif, et de sa quasi confusion avec le thème d'oblique (accusatif).

§ 14. La loi phonétique relative au traitement de *-*d* final en tokharien entraîne la révision de nombreux problèmes: ces conséquences seront traitées dans des études en préparation. Cette loi permet d'envisager des étymologies de mots restés longtemps obscurs: ces étymologies constituent évidemment des propositions ouvertes à la discussion, mais elles tiendront tant que des étymologies meilleures ne seront pas proposées. Nous avons fait allusion plus haut (§ 11) à l'analyse des formations de pronoms-adjectifs démonstratifs. Surtout, cette loi phonétique trouvera une autre application en morphologie, cette fois dans la flexion verbale, comme on peut le prévoir. Il est désormais inévitable d'envisager la finale *-*ed* < *-*e-t*, 3^e sing. actif de l'injonctif présent thématique comme la source probable de la désinence tokh. A de présent actif, 3^e sing. -(ä)s, dont l'explication est restée controversée jusqu'à présent (voir la bibliographie antérieure chez Van Windekkens, 1982, pp. 264-266 et la solution de Jasanoff, 1987, pp. 110-111, discutée plus haut § 10). La forme équivalente du tokh. B, 3^e sing. act. -(ä)m, pourrait s'expliquer par l'utilisation d'une particule (probablement issue de l'adverbe **mu*, comme on l'a déjà proposé) pour tenir lieu de désinence à la place de zéro < *-*et*, la variante avec sourde finale, ou bien pour recaractériser la forme issue phonétiquement de la forme avec sonore finale *-*ed*, peut-être au stade *-ʒ, d'où *-äʒ-nä > *-änä > -äm: le stade intermédiaire serait l'amuissement de la fricative sonore (ou, si le contact fut plus ancien, de l'affriquée sonore) devant nasale, comme nous l'avons supposé (§ 13) pour la finale d'ablatif B -ämem < *-äʒ-mæn. Pour la 3^e sing. act. du présent, il était de toute façon nécessaire de recourir aux formes issues de l'injonctif, car la désinence primaire *-ti aboutissait normalement à tokh. com. *-cä, qui se confondait avec l'aboutissement *-cä de la désinence de 2^e plur. act. *-te, cf. tokh. A -c, B -c-er (WTG, p. 201; TEB I, § 466, p. 259). L'argumentation du présent essai devra indéniablement être affinée ou rectifiée sur plusieurs points et elle pourra conduire à de nouvelles hypothèses: dès maintenant, elle autorise à voir une partie de la phonologie et divers secteurs de la morphologie historique du tokharien sous un nouveau jour.

Références bibliographiques et abréviations

- Adams, Douglas Quentin 1988. *Tocharian historical phonology and morphology*. New Haven (Conn.) American Oriental Society (American Oriental Series, Vol. 71).
- 1999. *A Dictionary of Tocharian B*. Amsterdam & Atlanta (Leiden Studies in Indo-European. 10).
- Arnold, E. Vernon 1905. *Vedic Metre in its historical development*. Cambridge.
- Beekes, Robert S.P. 1995. *Comparative Indo-European Linguistics. An Introduction*. Amsterdam & Philadelphia.
- Broomhead, J.W. 1964. *A textual edition of the British Hoernle, Stein and Weber Kuchean manuscripts, with transliteration, translation, grammatical commentary and vocabulary*, 2 volumes. Ph.D. Cambridge, Trinity College [travail achevé en 1962].
- Brugmann, Karl 1911. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2. Bearbeitung. Bd. II: *Lehre von der Wortformen und ihrem Gebrauch*. 2. Teil: *Zahlwörter. Die drei Nominalgenera. Kasus- und Numerusbildung der Nomina. Pronominalstämme und Kasus- und Numerusbildung der Pronomina*. Strassburg.
- Carling, Gerd 2000. *Die Funktionen der lokalen Kasus im Tocharischen*. Berlin & New York.
- Coleman, Robert 1992. Italic, in: Jadranka Gvozdanović (ed.), *Indo-European Numerals*, Berlin & New York (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 57), pp. 389-445.
- Fraenkel, Ernst 1950. *Die baltischen Sprachen*. Heidelberg.
- H = collection Hoernle, Londres, India Office Library.
- Gippert, Jost 1987. Zu den sekundären Kasusaffixen des Tocharischen, *TIES* 1, pp. 22-39.
- Grieppentrog, Wolfgang 1995. *Die Wurzelnomina des Germanischen und ihre Vorgeschichte*. Innsbruck (IBS, Bd. 82).
- Hackstein, Olav 2003. Reflexivpronomina, Präverbien und Lokalpartikel in den indogermanischen Sprachen, *TIES* 10, pp. 69-95.
- Hajnal, Ivo 1995. *Studien zum mykenischen Kasussystem*. Berlin & New York (Studies in Indo-European Language and Culture, N.F., 7).
- Hilmarsson, Jörundur 1985. Toch. A *kāc*, Lat. *cutis*, OIcel. *húð* < I.-E. **kuHtis* ‘skin’, *ZVS (KZ)* 98, pp. 172-173.
- 1989. *The Dual Forms of Nouns and Pronouns in Tocharian*. Reykjavík (Tocharian and Indo-European Studies. Suppl. Series, Vol. 1).

- 1996: *Materials for a Tocharian Historical and Etymological Dictionary*, Reykjavík (Tocharian and Indo-European Studies. Suppl. Series, Vol. 5).
- Hoffmann, Karl & Forssman, Bernhard 1996. *Avestische Laut- und Flexionslehre*. Innsbruck (IBS, Bd. 84).
- Hollifield, Patrick Henry 1980. The phonological development of final syllables in Germanic, *Die Sprache* 26, pp. 19-53, 145-178.
- IEW* = Pokorny, Julius 1959-1969. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern & München.
- Jasanoff, Jay H. 1973. The Hittite ablative in *-anz(a)*, *MSS* 31, pp. 123-128.
- 1987. Some irregular imperatives in Tocharian, in: Calvert Watkins (ed.), *Studies in Memory of Warren Cowgill (1929-1985)*. Papers from the Fourth East Coast Indo-European Conference (Cornell University, June 6-9, 1985). Berlin & New York (Studies in Indo-European Language and Culture, N.F., 3), pp. 92-112.
- Josephson, Folke 1966. Pronominal adverbs in Anatolian: Formation and function, *Revue Hittite et Asianique*, t. XXIV, fascicule 79, pp. 133-154.
- JWP = *Fragments of the Tocharian A Maitreyasamiti-Nāṭaka of the Xinjiang Museum, China*. Transliterated, translated and annotated by Ji Xianlin in collaboration with Werner Winter and Georges-Jean Pinault, Berlin & New York, 1998 (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 113).
- Kappus, Carl 1903. *Der indogermanische Ablativ*. Marburg.
- Katz, Joshua T. 1997. Ein tocharisches Lautgesetz für Monosyllaba, *TIES* 7, pp. 61-87.
- KEWAI* = Mayrhofer (Manfred), *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. I-III. Heidelberg, 1956-1963-1976.
- Klingenschmitt Gert 1994. Das Tocharische in indogermanistischer Sicht, in: Bernfried Schlerath (Hrsg.), *Tocharisch*. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft (Berlin, September 1990). Reykjavík (Tocharian and Indo-European Studies. Suppl. Series, Vol. 4), pp. 310-411.
- Kölver, Bernhard 1965. *Der Gebrauch der sekundären Kasus im Tocharischen*. Diss. Frankfurt am Main.
- Lane, George Sherman 1976. Notes sur le sort des finales indo-européennes en tokharien, *BSL* 71, pp. 133-164.
- Leumann, Manu 1977. *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München.

- LIV = *Lexikon der indogermanischen Verben*. 2., erweiterte und verbesserte Auflage bearbeitet von Martin Kümmel und Helmut Rix. Wiesbaden, 2001.
- Malzahn, Melanie 2000. Toch. B *naktene* „Götterpaar“ und Verwandtes, *TIES* 9, pp. 45-52.
- Melchert, H. Craig 1977. *Ablative and Instrumental in Hittite*. Ph.D. Harvard University.
- 1984. *Studies in Hittite Historical Phonology*. Göttingen (Ergänzungshefte zur ZVS, Nr. 32).
 - 1994: *Anatolian Historical Phonology*. Amsterdam & Atlanta (Leiden Studies in Indo-European. 3).
- Pinault, Georges-Jean 1991. Un témoignage tokharien sur les premières nonnes bouddhistes, *Bulletin d'Études Indiennes* 9, 1991 [1992], pp. 161-194.
- PK = manuscrits du fonds Pelliot Koutchéen, Bibliothèque Nationale de France. AS = Ancienne Série, NS = Nouvelle Série. Cp. = textes de comptabilité de monastère.
- Poucha, Pavel 1955. *Institutiones Linguae Tocharicae*. Pars I : *Thesaurus Linguae Tocharicae Dialecti A*, Praha (Monografie Archivu Orientálního).
- Ringe, Donald A., Jr. 1996. *On the chronology of sound changes in Tocharian*. Vol. I: *From Proto-Indo-European to Proto-Tocharian*. New Haven (Conn.), American Oriental Society (American Oriental Series, Vol. 80).
- Schmidt, Gernot 1978. *Stammbildung und Flexion der indogermanischen Personalpronomina*. Wiesbaden.
- Stang, Christian S. 1966. *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen*. Oslo.
- Streitberg, Wilhelm 1896. *Urgermanische Grammatik*. Heidelberg.
- Stumpf, Peter 1971. *Der Gebrauch der Demonstrativ-Pronomina im Tocharischen*. Wiesbaden.
- Szemerényi, Oswald 1957. The Problem of Balto-Slav Unity – A Critical Survey, *Kratylos* 2, pp. 97-123.
- 1990. *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*. 4., durchgesehene Auflage. Darmstadt.
- TEB = Krause, Wolfgang & Thomas, Werner 1960-1964. *Tocharisches Elementarbuch*. I-II. Heidelberg.
- Thomas, Werner 1978. Zur Behandlung von inlautendem -ä- bzw. -a- in Toch. B, *IF* 83, 1978 [1979], pp. 144-186.

- TochGr* = Sieg, Emil & Siegling, Wilhelm 1931. *Tocharische Grammatik*. Im Auftrage der Preußischen Akademie der Wissenschaften bearbeitet in Gemeinschaft mit Wilhelm Schulze. Göttingen.
- TochSprR(A)* = Sieg, Emil & Siegling, Wilhelm 1921. *Tocharische Sprachreste. I. Band: Die Texte*. Berlin & Leipzig.
- TochSprR(B)* = Sieg, Emil & Siegling, Wilhelm. *Tocharische Sprachreste, Sprache B.- Heft 1: Die Udānālañkāra-Fragmente*, Göttingen, 1949.- Heft 2: *Fragmente Nr. 71-633*. Aus dem Nachlaß hrsg. von Werner Thomas. Göttingen, 1953.
- de Vaan, Michiel 2001. Avestan *vaēsməṇḍa*, *MSS* 61, pp. 185-192.
- 2003. *The Avestan Vowels*. Amsterdam & New York (Leiden Studies in Indo-European. 12).
- Vaillant, André 1950. *Grammaire comparée des langues slaves*, t. I: *Phonétique*. Lyon & Paris.
- 1958. *Grammaire comparée des langues slaves*, t. II: *Morphologie*.— Première partie: Flexion nominale. Lyon & Paris.
- Van Windekens, Albert Joris 1972. Etudes de phonétique tokharienne XVIII : trois exemples de dissimilation vocalique dans le dialecte B, *Orbis* 21, pp. 391-393.
- 1976. *Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes*. Vol. I: *La phonétique et le vocabulaire*. Louvain (Travaux publiés par le Centre International de Dialectologie Générale. Fascicule XI).
- 1979. *Le tokharien ... Vol. II, 1: La morphologie nominale*. Louvain (Travaux publiés par le Centre International de Dialectologie Générale. Fascicule XII).
- 1982. *Le tokharien ... Vol. II, 2: La morphologie verbale*. Louvain (Travaux publiés par le Centre International de Dialectologie Générale. Fascicule XIII).
- Villar, Francisco 1995. *A New Interpretation of Celtiberian Grammar*. Innsbruck (IBS. Vorträge und Kleinere Schriften. 62).
- Wackernagel, Jacob & Debrunner, Albert 1930. *Altindische Grammatik. III: Nominalflexion – Zahlwort – Pronomen*. Göttingen.
- Winter, Werner 1962. Die Vertretung indogermanischer Dentale im Tocharischen, *IF* 67, pp. 16-35.
- 1976. Tocharisch B -au-: tocharisch A -e-, *Orbis* 25, pp. 27-33.
- 1990. The importance of fine points in spelling: deletion of accented vowels in Tocharian B, in: Jacek Fisiak (ed.), *Historical Linguistics and Philology*, Berlin & New York (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 46), pp. 371-391.

— 1992. Tocharian, in: Jadranka Gvozdanović (ed.), *Indo-European Numerals*, Berlin & New York (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 57), pp. 97-161.

WTG = Krause, Wolfgang 1952. *Westtocharische Grammatik. I: Das Verbum*. Heidelberg.

YQ = fragments du manuscrit de Yanqi du Maitreyasamiti-Nāṭaka. Cité d'après JWP.